LES

PREMIÈRES RIDES,

OU

La Vicomtesse de Forestan,

PAR JULES LACROIX.

2

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.
1838.

QUELQUES LETTRES.

I

Madame Dernouville ne sut jamais d'une manière positive que son mari était l'amant de la vicomtesse de Forestan; mais elle n'en pouvait guère douter, et son bonheur s'était évanoui. Elle n'avait plus de confiance dans Adolphe, et tou-

tes ses journées se passaient dans la solitude et dans les larmes.

Adolphe n'avait jamais pu réussir à faire croire à sa femme qu'il avait voulu l'éprouver un jour, pour la guérir des soupçons injustes qu'elle nourrissait; quand Amélie le questionnait là-dessus, il ne voulait entrer dans aucun détail et détournait toujours la conversation.

Cependant Adolphe était soucieux, préoccupé, sombre; et son front, ordinairement si tranquille et si pur, semblait par momens se creuser de rides profondes. Il paraissait en proie à un chagrin intérieur, ou plutôt à quelque remords poignant qui ne laissait pas le sourire effleurer long-temps ses lèvres, et la joie rayonner dans ses yeux mornes ou distraits.

Il était absent de chez lui presque toute la journée, et ne rentrait qu'à l'heure du diner pour se mettre à table et ressortir immédiatement après. Plusieurs fois il avait proposé à sa femme de la mener au bal, mais avec si peu d'insistance, qu'Amélie voyait très clairement qu'il aimait beaucoup mieux qu'elle n'acceptât point. Il demeurait une grande partie de la nuit dehors, et ne manquait pas un concert, pas une soirée, lorsqu'il avait la chance d'y rencontrer madame de Forestan. On n'apercevait presque jamais l'un sans l'autre dans un salon; M. Dernouville ne valsait absolument qu'avec la vicomtesse, et, pour une foule de personnes qui se disaient bien informées, il était évident qu'ils se donnaient rendez-vous dans les bals et les réunions.

D'abord on trouva fort extraordinaire que Dernouville ne fût jamais accompagné de sa femme et parût toujours seul dans le monde, mais le mauvais état de la santé d'Amélie servit facilement de prétexte aux continuelles absences d'Adolphe. Madame Dernouville, pour ne pas faire de visite à la vicomtesse qui venait la voir assez fréquemment, n'allait nulle part et donnait pour raison de sa vie paisible et casanière, qu'elle était fort souffrante et ne pouvait supporter la moindre fatigue, le moindre déplacement.

Madame de Forestan comprenait sans peine qu'Amélie l'avait prise en mortelle aversion, mais, pour s'épargner une contenance gènée et difficile, elle faisait semblant de ne s'apercevoir de rien et traitait toujours madame Dernouville d'amie et de sœur.

Le vicomte, qui n'était pas le plus clairvoyant des hommes, croyait tout simplement ce que lui disait sa femme, et s'apitoyait sur les déplorables migraines de madame Dernouville. Migraines infâmes, disait-il, migraines barbares, qui privent les salons parisiens de leur plus bel ornement, de leur plus charmante fleur, de leur plus magnifique papillon.

Mais tandis qu'Amélie restait seule dans sa maison, en proie aux idées les plus tristes et les plus désolantes, il n'était pas rare qu'Ernest de Forestan vînt lui tenir compagnie des heures entières, et charmer les ennuis de la solitude. Ce jeune homme n'était plus le même depuis qu'il connaissait madame Dernouville; tous ses goûts étaient changés; il avait presque rompu avec ses compagnons de plaisir et d'orgie ;

il n'avait plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un bonheur... Amélie !

La sœur d'Ernest n'était guère moins à plaindre que madame Dernouville. La pauvre jeune fille ne quittait jamais la maison, et passait les soirées les plus maussades qu'on puisse concevoir, pendant que sa mère allait au bal. La vicomtesse avait d'excellentes raisons pour n'y pas mener sa fille; mais ces bonnes raisons elle se gardait bien d'en faire part aux autres et disait seulement qu'Alexandrine n'était pas d'âge encore à paraître dans le monde, et que rien ne vieillissait plus une jeune personne que de la produire trop tôt.

Tandis que toutes ces choses se passaient dans les deux familles, l'hiver s'écoula, et quand les premiers beaux

jours recommencèrent à briller, le vicomte de Forestan n'eut rien de plus pressé que de retourner à sa campagne pour faire de nouveau la chasse aux papillons. Madame de Forestan, bien qu'elle n'eût pas une extrême envie d'aller s'ensevelir au fond de son château, céda sans trop de résistance au désir de son mari; elle avait compris qu'il était prudent de s'éloigner pour quelque temps d'Adolphe, afin d'endormir les soupçons et de dérouter la surveillance des agens mystérieux dont l'environnait son beau-père, le comte de Forestan.

Le vicomte et sa femme se mirent en route pour Morlinière, mais il fut bien convenu que M. et madame Dernouville les rejoindraient avant six semaines. Amélie fut enchantée du départ de mada-

me de Forestan qu'elle regardait comme sa plus cruelle ennemie; elle redoubla de tendresse et d'attention pour son mari, qui pendant quelques jours parut sensible à tant de prévenances généreuses; lui, dont la conscience n'était pas tranquille, et qui ne pouvait étouffer dans son cœur de sévères et justes reproches !

Néanmoins, il se faisait un échange perpétuel de lettres entre Dernouville et la vicomtesse; Amélie ne tarda pas à le remarquer. Elle s'en plaignit plusieurs fois amèrement à son mari, mais Adolphe lui répondit avec impatience qu'une semblable inquisition n'était pas supportable et le rendait le plus malheureux des hommes.

Madame Dernouville enferma donc sa douleur dans le fond de son âme et tâcha

de souffrir courageusement sans se plaindre ; mais un orage sinistre s'amassait dans l'ombre et devait bientôt éclater : le drame prenait chaque jour des teintes plus sombres et marchait sans relâche au dénouement le plus funèbre, aux plus sanglantes péripéties. N'anticipons pas sur les événemens, et pour les préparer, pour les faire mieux comprendre, transcrivons quelques lettres qui nous dispenseront de longs et monotones développemens.

II

Madame de Baumars à Madame Dernouville.

« Ma chère Amélie, j'apprends de tous « les côtés une chose qui m'afflige profon- « ment : on dit que ton mari mène une « conduite étrange, et qu'on pourrait qua- « lifier d'une façon plus sévère ; on dit « qu'il te néglige chaque jour davantage.

« Est-ce vrai? s'il en est ainsi, pourquoi « n'as-tu pas déposé d'abord tes douleurs « dans le sein d'une mère qui t'aime et « qui ne demande qu'à t'aider de ses con- « seils?

« J'aurais écrit à M. Dernouville d'une « manière qui aurait pu le faire réfléchir, « et je suis convaincue qu'il ne te donne- « rait plus actuellement les mêmes sujets « de plaintes. Mais, je t'en prie, mon en- « fant, ne me cache rien; parle-moi avec « toute la confiance que je mérite. On « prétend que tu es liée intimement avec « une femme dont les mœurs n'ont pas « toujours été irréprochables; on va « même jusqu'à dire qu'il ne serait pas « impossible que le changement de M. « Dernouville à ton égard, vînt de l'in- « fluence extraordinaire que la vicomtesse

« de Forestan exerce sur l'esprit faible et « mobile de ton mari.

« Plusieurs fois, quand tu m'as fait dans « tes lettres l'éloge pompeux de cette « femme que tu nommais la plus aimable « personne du monde, il me semble que « je t'ai conseillé vivement de ne pas for- « mer une liaison trop étroite avec une « étrangère que tu ne pouvais encore bien « connaître. Une femme mariée a tou- « jours tort de se lier avec une autre « femme ; c'est une phrase banale, à force « d'être répétée, mais elle n'en est pas « moins vraie.

« Je t'en conjure, ouvre-moi ton cœur, « chère Amélie ; tu serais bien cruelle de « cacher quelque chose à ta mère ; parle,

« et sois sûre que j'accourrais tout de « suite pour te consoler et te prêter l'ap- « pui de ma tendresse, si jamais ton mari « pouvait oublier que je lui ai confié le « sort de ma fille et que c'est pour la ren- « dre heureuse.

« Parle, ô ma chère enfant! un seul « mot, et je vole te presser dans mes « bras!

« Ta mère qui t'aime,

« A. DE BAUMARE. »

III.

Madame Dernouville, bien qu'elle eût fort à se plaindre de son mari, crut de sa dignité de souffrir en silence, et de n'étaler ses douleurs devant personne, pas même devant une mère. Elle écrivit donc à madame de Baumare qu'elle était beaucoup moins malheureuse qu'on ne le di-

sait, et que, jusqu'à présent, elle n'avait à reprocher à son mari qu'un peu de froideur et d'inégalité dans le caractère. Elle avoua que la vicomtesse de Forestan, malgré tout son esprit et les charmes de sa conversation, était une femme à laquelle on ne pouvait guère se fier ; « néanmoins, comme je ne voudrais pas être injuste sur le compte d'une personne qui n'a peut-être pas cherché à me nuire, ajoutait Amélie, j'attribuerai plutôt l'éloignement que j'éprouve pour madame de Forestan à une antipathie naturelle et inexplicable, qu'à une aversion fondée sur de puissans motifs. »

Amélie, avec ce tact délicat que la plupart des femmes possèdent au suprême degré, avait compris que le meilleur moyen de ramener son mari et de le gué-

rir d'une passion funeste, c'était de ne pas se plaindre et de ne faire à personne des confidences inutiles et dangereuses qui ne serviraient qu'à aigrir Adolphe et à l'éloigner davantage. Elle espérait, à force de douceur, de résignation et de patience, toucher le cœur de son mari et faire vibrer un jour ou l'autre, dans une âme non encore flétrie, tout ce qu'elle enfermait de cordes sensibles et généreuses.

Ernest de Forestan, dévoré d'un amour qu'il ne pouvait éteindre, et dont il entrevoyait tous les obstacles presque insurmontables, ne voulait pas venir encore au château de sa mère, malgré les instances réitérées de celle-ci, qui lui écrivait lettres sur lettres et le suppliait de quitter Paris. Il avait écrit plusieurs

fois à madame Dernouville qui, ne pouvant se méprendre à l'exaltation des lettres de ce jeune homme, n'avait pas cru devoir lui répondre. Chaque jour plus triste et plus seule, elle désirait vaguement, sans presque se l'avouer à elle-même, elle désirait qu'Ernest arrivât ; mais quand elle songeait aux conséquences terribles que pouvait avoir une amitié trop intime entre elle et le jeune de Forestan, elle frémissait dans une terreur involontaire et faisait des vœux pour qu'il demeurât à Paris toute la saison.

Au reste, elle était comme toutes les femmes dans une situation semblable. Un jour, elle aurait donné tout au monde pour voir Ernest, quand elle avait le cœur trop gonflé de douleur, quand la solitude pesait sur elle de tout son poids ; et, le

lendemain, ce qui l'épouvantait le plus, c'était l'idée qu'Ernest pouvait venir.

Une fois même, en lisant une lettre où, sous les expressions les plus modérées et les plus convenables, la passion d'Ernest éclatait violemment, elle prit le parti de lui écrire pour le supplier de ne pas venir, encore à Morlinière, et d'attendre que son amour s'éteignît de soi-même.

Mais, presque en même temps que cette lettre, Ernest en reçut une autre de sa mère, qui lui fit prendre une résolution bien différente de celle qu'il aurait prise peut-être, grâce aux prières de madame Dernouville.

Cette lettre de la vicomtesse, la voici :

« Mon pauvre Ernest, que fais-tu donc

« à Paris?... je t'en conjure, dis-moi ce qui
« peut te retenir si long-temps loin de tou-
« tes les personnes qui t'aiment. Il me
« semble que le séjour de Paris doit être
« détestable maintenant, par la chaleur
« accablante qu'il y fait! Elle est à peine
« supportable ici, sous nos épais ombra-
« ges, au milieu des fleurs! Viens donc,
« viens donc, mon bien-aimé! Je t'attends
« avec une impatience extrême! Tu sais
« bien que je ne puis être heureuse
« loin de toi! Je t'assure que si tu étais au-
« près de nous, rien ne manquerait à mon
« bonheur! Mais par momens, vois-tu, je
« suis bien seule, et le temps me paraît
« long! M. Dernouville vient toujours me
« voir très souvent, et nous parlons d'une
« foule de choses qui nous intéressent vi-
« vement; nous lisons ensemble les grands
« poètes, les philosophes; nous discutons

« sur l'histoire et la morale comme de
« vieux sages de la Grèce, et les heures
« s'écoulent avec une rapidité délicieuse;
« mais nous ne pouvons pas toujours être
« ensemble! Madame Dernouville est
« seule pendant ce temps-là, et je présume
« qu'elle ne s'amuse guère! Allons, viens
« tout de suite, cher Ernest; je suis très
« sûre qu'elle te souhaite aussi vivement
« que moi-même! La pauvre femme est
« d'une tristesse inconcevable! Je ne sais
« vraiment pas ce qui lui fait tant de
« chagrin, mais tout l'ennuie et la fatigue;
« elle ne lit plus! c'est à peine si elle me
« rend mes visites.

« Entre nous soit dit, elle est d'une
« humeur indéfinissable; elle qui m'ai-
« mait autrefois à l'adoration, elle est
« changée à mon égard d'une manière in-

« croyable. Je n'ai jamais vu d'amitié « plus fantasque, plus mobile! et pourtant « je l'aime toujours, moi. Je lui témoigne, « s'il est possible, encore plus d'affection et « d'intérêt. D'ailleurs, je n'ai pas la force « de lui en vouloir! Elle a bien quelque « sujet d'affliction... elle n'est pas heu- « reuse! Il est clair à présent que le « caractère de son mari est l'antipode du « sien, et que, fort aimables et charmans « tous deux, ils n'étaient pas faits l'un « pour l'autre! Ils le sentent parfaitement, « et chacun en convient sans peine en « particulier.

« Comment, tout cela finira-t-il? je « n'ose le prévoir.

« Ce qui me paraît néanmoins assez « positif, c'est qu'Amélie a dans le cœur « un trop plein d'amour et de sensibilité

« qui demande à s'épancher dans un
« cœur jeune et brûlant comme le sien,
« et ce cœur n'est certes pas celui d'A-
« dolphe!

« Mais, je ne veux pas t'en dire davan-
« tage par écrit, une lettre a toujours
« besoin d'explications, de commentaires.
« Viens au plus vîte, et je te promets des
« détails qui t'intéresseront plus que tous
« les plaisirs que tu peux goûter à Paris,
« dans tes cercles et tes clubs.

« Il est inutile, je crois, de te dire que
« ton père serait aussi très enchanté de
« te voir; tu n'en peux douter, mon ami,
« mais ta présence m'est cent fois plus
« nécessaire qu'à lui! Il aime bien ses
« enfans, mais il a dans le cœur une plus
« grosse somme de tendresse paternelle
« pour les papillons, et, pourvu qu'il en

« fasse tous les jours une récolte abon-
« dante, il est dans une jubilation mer-
« veilleuse et s'embarrasse fort peu des
« choses de ce monde.

« Je mentirais d'ajouter que ta sœur
« Alexandrine meurt d'impatience de te
« voir. Elle ne t'aime pas, et tu peux être
« sûr qu'elle te fera sa moue habituelle,
« qui devient plus maussade chaque jour;
« mais que t'importe! un plus joli visage
« que le sien te sourira, une voix plus
« douce te dira que tu es le bien venu!

IV.

Alexandrine était fort surveillée par sa mère et ne pouvait pas écrire à ses amies de couvent sans en demander la permission. Il fallait qu'elle montrât toutes ses lettres à madame de Forestan qui les raturait et les biffait comme un véritable censeur.

Mais Alexandrine, qui voulait épancher dans un cœur ami tous ses griefs, toutes ses peines, résolut d'écrire pendant la nuit pour dérober sa correspondance aux yeux maternels.

Tandis que tout le monde reposait dans le château, elle se releva une nuit, ralluma sa lampe, et, sans faire le moindre bruit avec sa plume et son papier, elle écrivit la lettre suivante à une jeune personne qui était sortie du couvent presque en même temps qu'elle :

« Ma chère Fanny, je trouve enfin le « moyen de t'écrire, et cette fois, j'espère, « on ne contrôlera pas ma lettre! J'ai une « foule de confidences à te faire, des « secrets à te dire et de très graves ! Pourvu « que ma mère qui dort dans une chambre

« auprès de la mienne, ne se réveille pas
« et ne vienne pas me surprendre! oh!
« je serais perdue! Tu vois comme ma
« main tremble! C'est que je la crains
« mortellement ma mère! et rien que
« d'entendre sa voix, le frôlement de sa
« robe dans une pièce voisine, je frissonne
« et mon cœur bat d'une manière!... Oh!
« quelle femme! quelle femme!..

« Au moins, toi, tu es heureuse! tu as
« un père, une mère qui t'aiment, et tu
« connais la douceur des caresses mater-
« nelles! Moi, je n'ai jamais reçu de ma
« mère que des réprimandes glacées, des
« paroles dures et impérieuses! Je n'ai
« jamais vu ses yeux me sourire, sa main
« prendre la mienne avec affection! Hélas!
« jamais!...

« Tu sais comme je désirais quitter le

« couvent, ma pauvre Fanny! je me re-
« présentais le monde sous des couleurs
« ravissantes! Je croyais que toutes mes
« journées se passeraient en fêtes, en plai-
« sirs, que tous les soirs, j'irais au bal avec
« ma mère, et que j'aurais de belles robes,
« de belles toilettes, des bijoux!.. Mon
« Dieu! comme j'étais folle! quelles illu-
« sions, hélas! et quel désenchantement!

« Du matin au soir, il faut que je reste
« dans la chambre de ma mère, assise à
« côté d'elle, à coudre, à faire de la tapis-
« serie; et je ne puis lever les yeux de
« dessus mon ouvrage! Ma mère est tou-
« jours là qui me gronde, qui m'accuse de
« paresse! Pourtant je n'ai jamais plus tra-
« vaillé! c'est au point que j'en suis
« presque à regretter le couvent! Car
« enfin, j'étais plus libre, j'avais de

« bonnes amies avec lesquelles je pouvais « causer en toute confiance, à cœur « ouvert ! Tu te rappelles, Fanny, comme « nous bâtissions de beaux rêves, de beaux « romans dans notre imagination de jeunes « filles ! Comme l'avenir nous apparaissait « tout en fleurs ! Mon Dieu ! mon Dieu ! « que la réalité est loin du songe !

« Ici, je ne puis échanger une idée, une « parole avec qui que ce soit. Personne ne « m'adresse un mot tendre et consolant, « excepté néanmoins mon pauvre père, « qui est excellent pour moi, mais d'une « faiblesse, d'une soumission pour sa « femme !... Imagine-toi qu'il tremble « devant elle, et qu'avec un seul mot elle « fait de lui tout ce qu'elle veut.

« Le jeune ménage dont je t'ai parlé « plusieurs fois habite toujours une cam-

« pagne voisine de la nôtre; mais nous le
« voyons moins souvent, c'est-à-dire ma-
« dame Dernouville; car pour son mari,
« il ne passe pas un seul jour sans venir
« voir ma mère, et ils s'enferment en-
« semble des heures entières, comme je
« te l'ai déjà dit. Tu es bien curieuse,
« n'est-ce pas, de savoir le sujet de si
« longs entretiens!... Oh! le sujet n'est
« pas toujours aussi moral et philoso-
« phique qu'on serait tenté de le croire,
« par les paroles décousues qu'ils jettent
« au hasard pour vous éblouir et vous
« donner le change, quand vous entrez
« brusquement dans le salon... Il est vrai
« qu'ils oublient rarement d'en fermer la
« porte à double tour.

« Va, ma chère Fanny, je suis plus
« clairvoyante que ma mère ne se l'ima-

« gine, et je comprends les choses à demi-
« mot... D'ailleurs je ne te cache pas
« que je suis tant soit peu curieuse, et
« que si j'ai de bons yeux, j'ai en outre
« l'oreille d'une finesse merveilleuse!...

« Mais vraiment, puisque j'ai entamé
« ce chapitre, il faut que je l'achève!...
« Je te dirai, mon amie, que j'ai fait, il
« y a quelques jours, une découverte
« que je ne donnerais pas pour une parure
« de diamans... Je t'avais déjà parlé de
« certaines choses assez plaisantes, que
« j'avais entendues ou vues très claire-
« ment, mais tous ces témoignages-là
« n'étaient point assez significatifs!... ce
« n'étaient que de légers indices! Actuel-
« lement, Dieu merci! j'ai la clef de l'é-
« nigme... et d'abord je t'annonce que je
« sais positivement d'où vient la tristesse

« de madame Dernouville ! La malheu-
« reuse femme! je ne m'étonne pas qu'elle
« pleure du matin au soir !... Elle est si
« bonne! vraiment, son mari est bien
« coupable !... mais je connais une per-
« sonne encore plus coupable que lui,
« peut-être !... Oh ! oui, plus coupable!...
« car sans les perfides conseils de cette
« personne-là, certe, il n'aurait jamais
« fait ce qu'il a fait !

« Ma mère a bonne grâce, en vérité,
« de me faire continuellement des leçons
« de morale ! Je sais, moi, qu'elle parle à
« M. Dernouville d'une tout autre façon.
« Tu ne peux concevoir de quelle manière
« elle s'exprime sur le mariage et sur une
« multitude de choses qui m'avaient tou-
« jours semblé très respectables. Mais,
« peut-être, me prend-elle encore pour une

« enfant, et veut-elle me tenir le plus « long-temps possible en lisière, pour dis- « simuler son âge, et n'avoir point l'em- « barras de me conduire dans le monde, « où la fille pouvait faire quelque tort à la « mère !... Car, sans trop d'amour-propre, « je crois très fort que mes dix-neuf « ans et ma figure n'ont rien à craindre « d'une femme de quarante ans. Tous les « hommes n'ont pas le goût de M. Der- « nouville, et la jeunesse a bien son « prix !... Mais à propos de M. Dernou- « ville, je le crois maintenant beaucoup « moins enthousiasmé de sa conquête, et « je ne serais pas surprise qu'un de ces « jours il s'aperçût que je ne suis pas trop « mal... Il est souvent, pour moi, d'une « prévenance, d'une amabilité... quand ma « mère n'est pas là !... Enfin, nous ver- « rons !

« Mais ce qu'il faut, mon amie, que je
« te raconte, c'est l'étrange scène qui
« s'est passée hier entre M. Dernouville
« et ma mère! Ils se promenaient au fond
« du parc, très avant dans la soirée, et
« moi, je les suivais à quelque distance
« dans une petite allée sombre, où je
« ne craignais pas qu'ils m'aperçussent.
« Ils s'assirent sur un banc de pierre, et
« moi.....

Alexandrine, avant de tourner une page qu'elle venait de finir, prit une sébile pleine de poudre, et la versa sur le papier; mais la sébile lui échappa tout-à-coup des mains et tomba sur le parquet avec bruit.

La vicomtesse de Forestan, qui avait le sommeil très léger, s'éveilla en sursaut;

elle appela sa fille, et, comme celle-ci, plus morte que vive, ne donnait aucune réponse et demeurait clouée sur sa chaise, madame de Forestan renouvela sa question à haute voix et fut sur le point de se lever.

Alexandrine, entendant un craquement de lit dans la chambre de sa mère, s'empressa d'éteindre la lampe et se recoucha tout doucement, avec un frisson d'épouvante. Elle chiffonna brusquement sa lettre, et la cacha sous son oreiller.

La vicomtesse, n'entendant plus rien, crut s'être trompée et se rendormit.

V.

A peu près vers cette époque, Dernouville reçut plusieurs lettres de ses amis, qui presque toutes faisaient allusion d'une manière plus ou moins significative à sa passion pour la vicomtesse de Forestan.

Une de ces lettres le contraria plus

que toutes les autres, et le blessa douloureusement dans son amour-propre : c'est au point qu'il fut au moment de se fâcher très sérieusement, et de demander raison à la personne qui l'avait écrite, bien qu'il ne fût pas d'une nature querelleuse et susceptible.

L'auteur de cette lettre était un de ces prétendus fashionables d'assez mauvais ton qui se croient tout permis, et se piquent d'une franchise, parfois singulièrement insolente. Il avait fait, quelques années auparavant, une cour très assidue à la vicomtesse, et furieux, humilié de n'avoir pas réussi, il nourrissait une secrète rancune, un levain d'animosité contre Dernouville, qu'il avait sujet de croire plus heureux et plus favorisé !

Adolphe ne savait pas que ce jeune

homme avait aimé madame de Forestan.

« Mon pauvre Dernouville, écrivait le « dandy, vous savez tout l'intérêt que je « vous porte, nous avons bu du vin de « Champagne cinq ou six fois ensemble, « et il n'en faut pas davantage pour s'ai- « mer comme Achille et Patrocle, ces « deux vaillants *Rococo*. Parbleu, mon « cher, je vais vous donner un conseil, « un conseil d'ami, de bon et brave « garçon !

« Vous avez pour maîtresse une femme « *de quarante et quelques*, *passable* encore « le soir aux bougies, mais effroyable- « ment *passée* au grand soleil!... Parole « d'honneur, si vous ne secouez pas « ce vieux joug d'ici à une huitaine de « jours, vous êtes un homme coulé; on

« ne vous regardera plus sans rire, et les « femmes de trente cinq ans vous tour« neront le dos!

« Quelle rage diabolique vous avez là!... « Madame la vicomtesse de Forestan!... « Oh! franchement, vous êtes un joli gar« çon, assez bien partagé du ciel pour « oser prétendre à quelque chose de « mieux!... Avouez que ce n'était vrai« ment pas la peine de faire une infidé« lité à votre femme pour une aussi mau« vaise bonne fortune! Votre femme « est charmante, adorable, et l'autre « n'est pas digne en vérité de lui servir « de camériste!

« Croyez-moi, cher ami, *rompez*, *rom« pez tout pacte avec l'impiété*, si vous ne « voulez pas devenir la fable de tout « Paris. L'amoureuse vicomtesse en va-

« lait une autre encore, il y a cinq ans;
« elle était alors dans son été de la Saint-
« Martin, et vous savez qu'un été ne dure
« pas cinq ans. »

Adolphe n'eût pas laissé une pareille injure impunie; mais il apprit le lendemain matin que l'insolent persiffleur venait d'être tué en duel.

DRAME.



PREMIÈRE PARTIE.

I.

M. et madame Dernouville étaient depuis une quinzaine de jours à leur maison de campagne; le vicomte et la vicomtesse de Forestan étaient venus leur faire déjà plusieurs visites, mais Amélie n'avait accepté aucune de leurs invitations, et n'avait pas été les voir

une seule fois. Les prières, les ordres même d'Adolphe ne pouvaient la décider à renouer avec madame de Forestan.

Dernouville, irrité des refus opiniâtres de sa femme et désespérant de les vaincre, prit le parti de ne plus l'essayer; mais il ne chercha pas à dissimuler tout le ressentiment qu'il éprouvait, et fut pour elle d'une singulière froideur.

Amélie était d'une tristesse profonde; elle ne sortait plus de chez elle et restait seule toute la journée. Adolphe lui adressait à peine la parole, et, quand il passait quelques heures chez lui, il s'enfermait dans son atelier de peinture et faisait des aquarelles pour la vicomtesse. Tous les matins, Dernouville recevait une lettre mystérieuse, qu'il lisait à la déro-

bée; et, quoique l'écriture de l'adresse fût évidemment contrefaite, Amélie n'avait pas tardé à la reconnaître. Elle était véritablement à plaindre et le temps lui semblait d'une longueur insupportable; elle ne lisait plus, rien ne l'intéressait, et du matin au soir, pendant l'absence de son mari, elle demeurait, immobile et pensive, sur une terrasse couverte de fleurs et d'arbustes, d'où la vue s'étendait sur un paysage magnifique, au milieu duquel se déroulait la Loire, comme un large ruban d'argent liquide. Mais la pauvre femme n'était guère sensible au spectacle qui se développait devant elle, et ses regards tombaient mornes et distraits sur toute cette riche nature sans rien voir distinctement.

Un matin, tandis qu'elle achevait sa

toilette, sa femme de chambre entra précipitamment et lui remit une lettre dont on attendait la réponse.

Amélie ouvrit machinalement cette lettre, sans regarder auparavant la suscription, mais à peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle reconnut parfaitement l'écriture de la vicomtesse : cette lettre était destinée à Dernouville, et la première phrase fut pour Amélie comme un coup de poignard ; elle n'en pouvait plus douter!... Adolphe était coupable!...

« Mon cher Adolphe, écrivait la vi-
« comtesse, vous que j'aime chaque jour
« davantage!....

Amélie fut tellement émue à cette lec-

ture, qu'elle manqua de s'évanouir et tomba dans un fauteuil. Sa femme de chambre, épouvantée, ouvrit la porte pour appeler du secours, mais Amélie se relevant tout-à-coup, malgré sa faiblesse et son tremblement, lui ordonna de n'avertir personne et de garder le silence. Puis, s'armant de toute sa force d'âme et de tout son courage, elle voulut continuer de lire la lettre; mais un nuage couvrait sa vue, le papier s'agitait si violemment dans sa main frissonnante, qu'elle ne put déchiffrer une seule ligne, et passa à plusieurs reprises son mouchoir sur ses yeux voilés de larmes.

Elle s'était laissée retomber sur un fauteuil, et, pour essayer de lire, elle attendait que son émotion fût un peu calmée, quand la porte de la chambre s'ouvrit

tout à coup, et Dernouville parut, le visage dans un grand désordre.

En voyant la lettre dans les mains de sa femme, il s'arrêta un instant comme pétrifié, mais ce ne fut que l'espace d'un éclair; et, sans dire une parole, il s'élança vers Amélie, et lui arracha avec vivacité la feuille qu'elle tenait.

— Une fois pour toutes, madame, s'écria-t-il d'une voix sourde de colère, ne vous avisez pas d'ouvrir mes lettres, car je pourrais ouvrir les vôtres.

En disant cela, il jeta sur les genoux d'Amélie un billet sous enveloppe et cacheté qu'il tira de sa poche.

Amélie était frappée d'un tel étonnement, qu'elle entendit à peine ce que

son mari lui disait; elle ne vit pas d'abord la lettre qu'il venait de lui jeter, et ce ne fut qu'après le départ brusque et rapide d'Adolphe que la femme de chambre ramassa la lettre fermée que sa maîtresse avait fait tomber sur le parquet, en voulant se lever pour retenir Dernouville.

— L'ingrat! l'ingrat! murmura sourdement Amélie. Mais quelle est cette lettre!...qui me l'a donnée!... Oh! je ne veux pas la lire!... Je sais tout maintenant!... Je ne veux pas en apprendre davantage!... Thérèse, cette lettre n'est pas pour moi!... elle est pour mon mari!... Allez la lui remettre.

— Madame, c'est monsieur lui-même qui vient de l'apporter, répondit Thérèse, qui ne pouvait rien comprendre à tout

ce qui se passait autour d'elle. Mais, regardez, madame, cette lettre est bien pour vous! C'est bien là votre nom!

Amélie examina l'enveloppe.

— Oui, c'est à moi! dit-elle avec impétuosité.

Elle avait reconnu l'écriture.

— Allez, Thérèse, je n'ai plus besoin de vous.

Thérèse sortit.

Madame Dernouville décacheta promptement la lettre, et son cœur se mit à battre avec force

— Ernest! Ernest! dit-elle. Ah! c'est lui! Excellent jeune homme! généreux

caractère !... Hélas! hélas! Adolphe était bon et sincère comme lui autrefois !...

Elle parcourut avidement la lettre.

— Mais que vois-je! reprit-elle avec un peu de frayeur dans la voix. Il m'aime!... il va venir!... dans un instant peut-être! Oh! qu'il ne vienne pas! qu'il ne vienne pas!

Et pendant un quart d'heure, elle fut en proie aux pensées les plus tumultueuses, les plus contradictoires; une lutte orageuse de sentimens et de scrupules s'engagea dans le fond de son âme, et vint y porter le trouble.

— Il m'avait promis de me regarder toujours comme une sœur! pensait-elle, et cependant!... Oh! malheureuse que je

suis!... Quelle est ma situation!... Désirer à la fois et craindre sa présence!... C'est Adolphe! c'est lui seul qui est cause!.... O Dieu! moi qui l'aimais tant!... Par momens je tremble!.... par momens j'ai peur de ne plus l'aimer!... Mais il faut que je fasse encore une tentative!... Oh! je veux le supplier à genoux, le conjurer les mains jointes de ne plus voir cette femme!... et nous pourrons être heureux encore! Tout peut se réparer!... Non, je ne verrai pas Ernest! je ne le verrai pas seule!..... C'est en présence d'Adolphe que je veux le recevoir!... Pauvre jeune homme! Dieu me garde de le tromper, de lui laisser croire que je partage un sentiment qui serait un crime entre nous deux!

Et, tout en faisant ces réflexions qui

s'échappaient de ses lèvres en paroles vagues, entrecoupées de long silences, elle sonna, et sa femme de chambre entra presque aussitôt.

— Thérèse, dit-elle, allez dire tout de suite à mon mari que je voudrais lui parler ! je le prie de venir à l'instant même.

— Mon Dieu, madame, répondit Thérèse, il y a cinq minutes que monsieur est parti.

— Comment ?

—Oui, madame ; tout à l'heure en quittant votre chambre, monsieur est entré brusquement dans son cabinet ; et je l'en ai vu ressortir un quart d'heure après,

tout habillé comme s'il allait faire une visite.

— Ah! murmura confusément Amélie en secouant la tête avec amertume. Je comprends où il est allé!.. chez la vicomtesse!... Cette lettre!... c'est un rendez-vous!... O mon Dieu! mon Dieu! c'en est fait! plus de bonheur!

Et elle se prit à pleurer abondamment; ses larmes coulaient à flots le long de ses belles joues pâles, et ses mains se crispaient sur sa poitrine comme dans une violente douleur.

— Oh! continua-t-elle avec une expression de physionomie pleine de désespoir! le malheureux! le malheureux! C'est lui, c'est lui qui le voudra!.. Oh! je le sens! je le sens! je suis jalouse .. je ne

suis pas femme à souffrir sans vengeance la plus mortelle des injures.

Thérèse demeurait debout au milieu de la chambre, dans une stupéfaction muette, dont elle ne serait pas sortie de long-temps si un coup de sonnette n'eût retenti à la porte d'entrée. Ce bruit la réveilla de son engourdissement; elle se retira avec promptitude.

Amélie sanglotait encore et mouillait de ses larmes la lettre d'Ernest qu'elle tenait à la main, quand la porte s'ouvrit, et Thérèse annonça M. Ernest de Forestan.

II

Amélie devint très pâle et ne put d'abord articuler une parole tant son cœur battait violemment.

Ernest la salua d'un air timide et embarrassé ; elle détourna la tête pour lui dérober son trouble. Ernest crut qu'elle

était mécontente de le voir, et se repentit un moment d'avoir quitté Paris et d'être venu à la campagne malgré la défense de madame Dernouville.

— Mon Dieu, pardonnez-moi, madame, dit-il enfin d'une voix très émue. Je vous désobéis!.. mais si vous saviez, j'étais vraiment trop malheureux, trop seul, dans cette grande ville où les jours me paraissaient des années! je vous en conjure, pardonnez-moi!

— Monsieur Ernest, répondit madame Dernouville d'un accent mal assuré; pourquoi voulez-vous que je vous pardonne!.. je n'ai rien à vous reprocher!.. vous êtes bien le maître de vos actions!...

— Hélas! de quel air vous me dites cela, madame! oui, oui, vous êtes irritée

contre moi, j'en ai la certitude!... Mon Dieu! vous détournez les yeux pour ne pas me voir!.. je vous ai offensée! je suis bien malheureux!...

Amélie gardait le silence.

— Je vous en supplie, un mot, madame! un seul mot! reprit Ernest avec une douloureuse vivacité. Que faut-il que je fasse!.. M'ordonnez-vous de partir, de partir à l'instant même?... Oh! ce serait affreux!... Mais enfin je me soumets à tout!... je ne reculerai devant aucun sacrifice pour vous épargner une larme, un chagrin!

— Eh bien! Ernest, dit-elle en le regardant avec une expression pleine de tendresse et de reproche, pourquoi n'avez-vous pas écouté mes prières!... Pourquoi n'avez vous pas attendu, pour venir, que je

vous appelasse!... Si mon repos, si mon bonheur vous étaient chers, vous auriez craint de les compromettre en m'écrivant des choses!... des choses que je dois considérer comme un enfantillage!... Oh! oui, ce n'est rien de plus!

— Madame, pensez-vous ce que vous dites? s'écria-t-il impétueusement! Oh! pourriez-vous douter d'une affection éternelle et profonde, que mon cœur vous a vouée et qui fait partie de mon existence!.. Amélie!... Amélie!... oh! si vous mettiez la main sur ce cœur!... vous verriez comme il bondit dans ma poitrine! et vous croiriez au moins son langage!...

Et, comme il voulait saisir la main de madame Dernouvillle, elle se recula pour l'éviter, pâle et tremblante.

— Monsieur! monsieur Ernest!... balbutia-t-elle! avez-vous encore l'usage de votre raison!... Que faites-vous!... quel langage osez-vous me tenir?... Oh! de grâce!... laissez-moi!... De grâce, ne me faites pas repentir de vous avoir confié mes chagrins comme à un frère!... ne me forcez pas à ne plus vous voir!... vous! mon seul ami, que je croyais sincère et désintéressé!

— Oh! parlez! parlez! Amélie!... mon sang, ma vie, vous appartient!... Oui, vous le savez, je suis votre frère!... L'irrésistible aimant qui m'entraîne vers vous est au plus profond de mon cœur!... Oui, c'est une amitié vraie et ardente, mais pure comme celle qu'on éprouve pour une sœur chérie!... Non, vous n'êtes pas heureuse! vous me l'avez avoué bien

souvent!... Votre existence est morne et vide maintenant!... votre cœur est vide aussi peut-être!...

— Ernest!... que dites-vous? interrompit-elle avec un frémissement dans la voix, qui peut vous faire croire!... qui vous donne le droit de me dire que je ne suis pas heureuse!...

— Amélie, vous avez beau faire, le ton de votre voix, vos regards tristes et souffrans, votre pâleur, tout cela vous dément et détruit l'effet de vos paroles!... Non, vous n'êtes pas heureuse! je le sais! Vous ne me l'auriez pas dit, que je l'aurais deviné!... Oui! voilà pourquoi je viens, au risque de vous déplaire et d'allumer le couroux dans vos yeux, qui me souriaient naguère avec indulgence et

bonté!... Pauvre femme, vous n'aviez personne à qui confier vos peines, et nul cœur d'ami ne s'ouvrait pour recevoir les épanchemens de votre cœur plein de larmes!... Oh! ne me repoussez pas! tout ce que je veux, tout ce que je vous demande, c'est votre confiance, c'est la part d'affection qu'une âme généreuse ne peut refuser à un ami!... Hélas! pauvre Amélie, que ne donnerais-je pas pour vous rendre le calme et le bonheur!...

— Le bonheur! répéta douloureusement madame Dernouville en retenant un sanglot, le bonheur! ah! c'est un mot creux et vide maintenant pour moi!... Le bonheur! je l'ai connu!... mais bien peu de temps!... Ernest! Ernest! mon bonheur, il est mort!

— Mais il peut revivre, Amélie! s'écria-

t-il avec exaltation. Votre cœur est jeune encore et plein de vie! Il ne faut qu'un souffle, un rayon d'amour!...

— L'amour!.... Ernest!.... oh! ce n'est pas un feu vivifiant qui ranime, ce n'est pas un souffle embaumé qui rafraîchit l'âme!... Non, c'est un vent qui dessèche, c'est une flamme qui brûle et calcine, et qui tue!... Oh! que je meure, plutôt que d'aimer encore!... Tout ce que j'envie maintenant, c'est l'indifférence et l'apathie!... c'est un sang de glace!... un cœur de glace!... On est trop malheureux quand on aime encore, et qu'on n'est plus aimé!... Adolphe!... Adolphe!...

— Oui, c'est un ingrat!... je le sais!... C'est un ingrat!... dit-il avec amertume, et je voudrais le haïr, pour tout le mal

qu'il vous fait!... Mais je ne le puis!... je n'en ai pas la force!... Je me figure, au contraire, qu'il me serait plus odieux si son amour!... Pardonnez! pardonnez! Amélie!... ma tête s'égare!... Mais, en vérité, cet homme n'était pas fait pour vous!... Je l'estime!... Oui, par moment, je l'aime avec une tendresse presque fraternelle!... car il est bon, généreux, sensible!... Je reconnais, j'apprécie toutes ses qualités!... Mais il n'est pas digne de vous!... Non, il ne peut comprendre tout ce qu'il y a de délicatesse et de charme dans votre esprit, dans votre âme neuve et riche d'amour!.. Ah! mon Dieu! pourquoi les cœurs sont-ils presque toujours mal assortis!... Pourquoi ceux que le ciel avait faits l'un pour l'autre ne se rencontrent-ils jamais!... hélas! ou trop tard!... Amélie!... oh! si je vous avais connue plus

tôt!... Vous, l'ange que j'ai rêvée mille fois!.. Oh! comme je vous aurais aimée!..

— Ernest! taisez-vous, de grâce!...

—Amélie! continua-t-il avec un soupir arraché du fond de sa poitrine!.. j'en ai la conviction profonde!.. oui, nous serions moins à plaindre tous deux!... car tous deux nous le sommes!.. Notre vie est manquée!.. nous avons pris la mauvaise route! la route qui mène à la douleur, au désespoir!.. Oh! quand j'y pense, c'est à me briser la tête contre les murs, c'est à maudire le ciel!.. Je suis le plus malheureux des hommes!... et vous m'auriez aimé peut-être!...

— Ernest! quel langage!.. Oh! mais c'est affreux ce que vous dites-là.

Madame Dernouville tressaillait con-

vulsivement ; elle était dans une agitation impossible à décrire.

— Écoutez! Amélie! je ne puis plus me taire, reprit Ernest en tombant à ses genoux, et saisissant à deux mains la main d'Amélie, qu'il couvrait de baisers et de larmes brûlantes!.. non, je suis trop malheureux!.. ma poitrine se brise!.. il faut que je parle!.. Oh! je vous aime! je vous aime!...

— Monsieur!...

— Il est impossible que je ne vous aime pas!.. c'est mon destin de vous aimer!.. Je suis à vous!.. je vous appartiens!..

Ses regards devenaient plus ardents, son étreinte plus ardente; sa voix s'éteignait dans les sanglots.

Amélie fut épouvantée ; elle comprit tout le danger de sa position, et bien que son cœur battît avec une force extraordinaire, elle eut assez d'empire sur elle-même pour dissimuler à demi son émotion, et couper court à une scène, dont il était impossible de prévoir le dénouement.

— Monsieur Ernest, dit-elle avec une apparente froideur et un calme où perçait une vive émotion, je vous en prie, évitez à l'avenir un sujet qui m'offense, et m'afflige surtout... car vous savez combien votre amitié m'est chère et précieuse !.. Il me serait bien cruel d'être forcée d'en faire le sacrifice !.. de ne plus vous voir... Vous me répétez continuellement que je suis malheureuse; mais je ne me plains pas !.. Si vous étiez vraiment mon ami, vous tâcheriez de me donner du courage,

au lieu de m'ôter la force et l'espoir!.. Écoutez! il faut que je vous parle sans aucun détour!.. j'ai pour vous trop d'attachement et d'estime, pour ne pas m'expliquer devant vous avec une franchise qui nous épargnera beaucoup de chagrin à l'un et l'autre, et qui établira nettement notre position réciproque. J'aime mon mari, vous n'en pouvez douter, et quand bien même il aurait eu quelques torts envers moi, je ne l'aimerais pas moins jusqu'à la mort.

— L'amour naît et meurt malgré nous dans notre âme, interrompit Ernest avec une intonation sourde.

— Oui, je le sais, l'amour ne dépend pas de nous, répliqua sévèrement madame Dernouville, mais nous sommes toujours

maîtres de le comprimer au fond de nos cœurs lorsqu'il est incompatible avec le devoir et l'honneur! Ernest, ma résolution est prise, elle est inébranlable! je ne vous verrai plus seul à seul, avant que la passion folle qui s'est emparée de vous ne soit tout-à-fait guérie, et qu'une amitié fraternelle et pure n'ait triomphé d'un sentiment que je serais bien coupable d'encourager en vous!... Adieu, adieu, Ernest, je ne vous reverrai qu'en présence de mon mari ou de votre mère!

— Ma pauvre mère! répondit-il en secouant la tête avec tristesse; elle vous aime, aussi, elle!.. et vous ne l'aimez plus!...

— Ernest, ne parlons pas de votre mère! croyez-moi!.. C'est encore un sujet

qui pourrait nous aigrir!.. Mais non , je n'oublierai jamais en vous parlant, que vous êtes son fils. Allons, mon ami, adieu, de la raison et du courage!

— Adieu, madame, dit Ernest d'une voix étouffée.

Puis, après avoir serré douloureusement la main qu'Amélie lui tendait, il se retira.

III

A peine le jeune de Forestan fut-il sorti, que madame Dernouville, épuisée par une longue et pénible contrainte, tomba de lassitude dans un fauteuil, et demeura long-temps à réfléchir en silence sur le malheur de sa position, et l'avenir sombre qui l'attendait.

— Non, pensait-elle avec une sorte de terreur indéfinissable, il ne faut pas revoir ce pauvre jeune homme, avant quelque temps!... Sa douleur me fait mal!... car il m'aime! Oh! je sens qu'il m'aime!... et c'est une passion vive et profonde qui m'épouvante!... Oh! mon Dieu! si j'allais aussi l'aimer!... malheureuse! que deviendrais-je! Par momens, il me semble que je n'aime plus Adolphe, qu'il m'est odieux même!... Le cruel! il m'a si cruellement traitée!... il me trompe chaque jour encore peut-être!... oh! je serais folle d'en douter!... Mais, en vérité, je suis plus folle encore de pleurer nuit et jour, parce qu'un homme me trompe!... Il ne m'aime plus! eh bien! la meilleure vengeance, la seule que je puisse employer, la seule qui soit digne de moi, c'est de lui fermer à tout jamais mon

cœur!... c'est de ne plus voir en lui qu'un étranger, qu'un indifférent!...

Et, après un silence méditatif, elle reprenait:

— Mais le puis-je!... comment vivre sous le même toît avec un homme qu'on méprise!... avec un homme, qui se fait un jeu de votre amour et de vos larmes!... Oh! non, c'est impossible!... une vie pareille ne serait pas tolérable!... Le malheureux! il ne sait pas à quels dangers il m'expose!... Je suis jeune, et mon sang bouillonne!.. Je sens bien que je ne pourrai pas long-temps vivre dans un semblable abandon, mariée et veuve à la fois!.. Il me croit donc bien patiente, ou plutôt d'une bien pauvre nature!... il ne craint donc pas que je me lasse enfin de ses mé-

pris! Non, il est tranquille; rien ne l'effraie!... Et quand je passe de longues heures, toute seule, avec ce jeune homme, dont l'haleine me brûle, dont la main frissonne dans la mienne, dont chaque parole est nn mot d'amour... eh bien! ce n'est pas Adolphe qui tremble, c'est moi!... car je me défie de moi-même!... Je suis femme!... Grand Dieu! grand Dieu! ce jeune homme! qui m'aime!... si je l'aimais un jour!... Oh! cette idée-là me fait frémir! Alors, je serais perdue, entièrement perdue! il n'y aurait plus d'espoir, plus d'avenir!... Je n'aurais plus même le calme et la paix de ma conscience pour m'y retirer comme dans un refuge!... Entre Adolphe et moi, il y aurait le crime, notre crime à tous deux!... Non, je le jure!... non, je ne verrai plus Ernest, tant que sa vue fera battre mon

cœur!... Hélas! est-il sur la terre une femme aussi malheureuse que moi!...

Elle retomba dans sa rêverie silencieuse; ses yeux étaient gros de larmes, son sein gonflé de soupirs. Elle était morne et la tête penchée, quand la porte s'ouvrit.

Adolphe entra.

IV

Le bruit que fit la porte en s'ouvrant tira madame Dernouville de son engourdissement; elle leva la tête et vit Adolphe.

Il était couvert de poussière, et tenait à la main un album qu'il avait coutume

d'emporter quand il sortait pour aller prendre un point de vue et dessiner un paysage dans la campagne.

— Eh bien! Amélie, qu'as-tu donc? demanda-t-il avec un mélange d'intérêt et de surprise. Est-ce que tu souffres?

— Oui, Adolphe, je souffre, répondit-elle en le regardant avec une expression mélancolique.

— Tu souffres, ma pauvre Amélie! mais en vérité, c'est un peu de ta faute! tu t'obstines à ne pas bouger de la maison! Il fait un temps magnifique, et tu devrais prendre l'air de temps à autre.

— Et qui m'accompagnerait, Adolphe? répondit-elle en soupirant. Hélas! rien

que mes sombres pensées!... Elles seules ne m'abandonnent jamais!...

— Allons! allons, chère Amélie, ne te désole pas ainsi, dit Adolphe en s'asseyant auprès d'elle. Tu me fais beaucoup de chagrin. Mon Dieu! tu sais bien que je ne demande pas mieux que de sortir avec toi, quand c'est nécessaire, quand nous allons un peu loin; mais tu n'as vraiment besoin de personne pour aller faire un tour dans le jardin ou dans le parc. Autrefois, tu emportais un livre, quelque beau poème de Lord Byron ou ton cher Lamartine, et tu restais des heures entières à lire dans le bois, à savourer l'harmonie des vers! Aimable petite capricieuse, tu n'aimes donc plus la poésie comme autrefois!

— Autrefois, Adolphe, autrefois j'étais

heureuse ! et tout me plaisait !.. Un beau vers, un rayon de soleil, une jolie fleur embaumée, inondaient mon cœur de joie, et tous mes jours étaient purs et sereins ! L'avenir, que j'entrevoyais avec les yeux de l'âme, me faisait de charmantes promesses ! je tenais à pleines mains le bonheur !... Tu m'aimais, Adolphe !... mais à présent !...

— Eh bien ! à présent, je t'aime encore plus, Amélie. Seulement, mon amour a changé de forme ; il n'est plus un délire, une fièvre dévorante !..tout cela passe avec le temps, et c'est vraiment bien heureux ! car autrement, le mariage serait une chose absurde, abrutissante !... On serait toujours à s'embrasser, à se dire une foule de gentillesses pastorales, qui ne sont bonnes que dans la première lune !

— Adolphe! oh! que tu me fais mal en me parlant ainsi, répliqua vivement Amélie. Tu ne veux donc me laisser aucune illusion consolante?... tu veux donc me désespérer? tu veux donc que je meure?

— Allons, pas de phrase de roman, Amélie, je t'en conjure! tu es parfois d'une exaltation qui me fait peur!... Tu dis que tu n'es pas heureuse, mais il est impossible de l'être avec une imagination comme la tienne!... Elle va toujours au-delà du vrai, de la réalité! tu ne veux jamais voir les choses telles qu'elles sont! Songe donc, Amélie, qu'il ne faut pas sacrifier à l'amour tous les autres sentimens. L'amitié a bien son prix sans doute! et tu es sûre de la mienne!... C'est un sentiment, je t'assure, bien solide et bien profond dans mon cœur, et que rien ne pourra détruire!...

— Rien, Adolphe?... continua-t-elle avec un regard inquiet et scrutateur; rien!... pas même l'influence d'une femme que tu aimerais d'une autre manière, *moins fraternellement*?...

— Bon, je te comprends d'avance interrompit Adolphe dont le visage se colora d'une légère rougeur; je sais parfaitement où tu veux en venir... C'est toujours madame de Forestan, toujours elle!

— Eh bien! oui, Adolphe! et j'aurais tort de ne pas en convenir franchement! Moi, aujourd'hui, je ne suis plus rien pour toi!... je suis peut-être même une gène, un obstacle!

— Quelle folie!

— Non, je ne suis pas folle, mais clairvoyante!.. Adolphe, cette femme a pris sur toi un empire qui m'effraie!... Tu l'aimes!... oui, tu l'aimes, et bientôt t'épargneras-tu peut-être la peine de cacher à mes yeux cette passion coupable et insensée! Chaque jour il me semble que tu me témoignes moins d'égards, et que tu voudrais t'affranchir ouvertement d'une contrainte qui te fatigue et t'ennuie.

— Oh! certainement, Amélie, répondit-il avec impatience, je suis terriblement las de t'entendre repéter toujours les mêmes reproches injustes! Tu détestes madame de Forestan, parce qu'elle est bonne, et douce, et charmante, parce que j'ai du plaisir à la voir!... et ton aversion est telle, que tu oublies même de cacher ta jalousie.

— Eh bien ! je te l'ai avoué déjà, Adolphe! je suis jalouse!... oui! car je t'aime!... Oh! si tu avais pour moi quelque tendresse, tu aurais pitié de ce que je souffre!... Si tu savais quel supplice affreux que la jalousie !

— Encore moins affreux que ridicule, interrompit Adolphe qui, sentant son cœur s'émouvoir à la voix tendre et suppliante d'Amélie, jugea prudent de se défendre des émotions, et de se cuirasser d'un triple airain. Il employait donc le sarcasme et l'aigreur.

— Oui, poursuivit-il, je trouve fort ridicule qu'une femme jolie et jeune, comme tu l'es, soit follement jalouse d'une autre femme qui n'a guère moins de quarante ans, comme tu le répètes sou-

vent toi-même, avec plus de colère que de charité.

— Oui, je suis jalouse de cette femme, Adolphe, parce qu'elle est perfide et rusée, et qu'elle t'enlace dans ses pernicieux sophismes. C'est dans ta morale et tes principes qu'elle a voulu t'attaquer, et chaque parole de cette femme insidieuse emporte une parcelle de mon bonheur!... Adolphe, non, tu ne sais pas tous les remords, toutes les douleurs que tu te prépares!... Un jour, tes yeux s'ouvriront! et tu verras alors quelle est cette femme!

— Allons, Amélie, trève à ta morale, dit Adolphe avec un sourire forcé. Je crois, sans trop d'amour-propre, que je connais un peu mieux le monde et le

cœur humain que toi, ma chère : et je ne suis pas homme à me laisser influencer par qui que ce soit. Il n'y a personne qui ait plus de force et de volonté que moi, quand *je veux !* et l'on ne me fera jamais faire ce que *je ne veux* pas.

— Oui, malheureusement, Adolphe, je sais que tu es très opiniâtre !... mais ce que tu prends pour de la force, n'est parfois qu'un entêtement bizarre, qui peut te mener aux plus grandes folies. Écoute, dussé-je t'exaspérer davantage encore contre moi, il faut que je te dise tout ce que j'ai sur le cœur. Je ne te vois plus de la journée, tu sors du matin au soir, et quand tu ne vas pas au château de la vicomtesse, je sais fort bien que tu rencontres sa voiture à mi-chemin, et que vous faites ensemble de longues et soli-

taires promenades... délicieuses pour vous, sans doute, tandis que moi, je pleure et je t'attends!..

— Oh! décidement, Amélie, ce n'est pas tolérable! s'écria Dernouville en se levant brusquement et faisant quelques pas vers la porte. Je ne sais pas si tu m'entoures de surveillans et d'espions; mais si tu n'as pas honte de le faire, Amélie, je te dirai moi qu'ils mentent, et que leurs rapports sont d'une fausseté révoltante!... Qui ose soutenir, par exemple, que je vais me promener avec madame de Forestan ailleurs que dans son parc, la plupart du temps en compagnie de sa fille ou de son mari?... Je sors, il est vrai, je sors beaucoup! mais est-ce une raison pour que je passe toutes mes heures avec la vicomtesse!... En vérité, si

une pareille accusation était moins ridicule, elle serait odieuse !... aussi, elle me fait pitié, mais je ne me fâche pas ! Tout aimable et spirituelle que soit madame de Forestan, elle me paraîtrait sans doute bien vite insupportable, si je la voyais continuellement, comme tu l'affirmes. Moi d'abord, je suis fait comme cela, j'ai tort ou raison, mais il m'est impossible de rester du matin au soir avec les mêmes personnes, fussent-elles des perfections de grâce et d'esprit ! il me faut un peu de changement, un peu de distraction ! Voilà pourquoi je ne m'ensevelis pas éternellement dans mon ménage !... J'aime à marcher vite et longtemps, dans les bois, au grand air !... J'aime à lire tout seul en me promenant, à apprendre par cœur, à déclamer de beaux vers !... ou bien, je m'arrête au mi-

lieu du chemin quand je vois un site pittoresque, et je m'amuse à le dessiner sur mon album! Ce matin, par exemple, je suis allé avec mes crayons...

— Oh! Adolphe! Adolphe, interrompit-elle avec une inflexion douloureuse et suppliante, je t'en conjure, pas de choses qu'il me serait impossible de croire!... Oh! si tu savais, comme je déteste le mensonge!...

— Je ne mens pas, Amélie!... je n'ai jamais menti, répliqua-t-il avec embarras, en rougissant d'une étrange manière. Au surplus, voilà mon album! regarde ce que j'ai fait ce matin...

— Adolphe, je te croirais!... je voudrais bien te croire!... Mais cette lettre,

que j'ai ouverte par mégarde, cette lettre de la vicomtesse.....

— Encore ! encore !... Oh ! tu me feras perdre patience, Amélie !... Mais, à propos, tu ne me dis pas que tu as reçu pendant mon absence une visite !...

— Une visite, oui, M. Ernest est venu.

— Ah! fit Adolphe en se mordant les lèvres. Et c'est pour toi sa première visite!... à peine descendu de voiture ! Tu ne me disais pas cela!

Adolphe était ravi d'avoir trouvé un prétexte excellent pour changer la conversation. Il feignait une jalousie qu'il était bien loin de ressentir, car il avait

dans la pudeur et la vertu d'Amélie une confiance aveugle et sans borne.

— La visite de M. Ernest était pour moi quelque chose de si peu important, que je l'avais entièrement oubliée...

Il y avait quelque hésitation dans la voix d'Amélie. Adolphe s'en aperçut, mais il l'attribua tout simplement à la chaleur de la discussion.

— En vérité, reprit Adolphe avec un sourire de satisfaction railleuse, ce jeune homme est pour toi d'une attention charmante, car je présume que ce n'est point à cause de moi qu'il est venu de si bonne heure, sans avoir encore vu sa mère!

— Il n'avait pas vu sa mère! ajouta vi-

vement Amélie en attachant sur Adolphe un regard fixe et profond; il n'avait pas vu sa mère!... Comment donc le sais-tu, Adolphe?

Celui-ci fut tellement embarrassé, qu'il demeura comme frappé soudainement de mutisme; il comprit, mais trop tard, qu'il venait de commettre une maladresse irréparable.

— Comment donc peux-tu savoir, qu'il n'avait pas vu sa mère, reprit Amélie avec plus d'insistance.

— Mais je présume... voilà tout, balbutia Dernouville.

Adolphe ne voyait plus qu'un moyen de sortir victorieusement du labyrinthe

où il s'était engagé, c'était de se mettre en colère, et de couper court à la conversation, en se renfermant dans un silence dédaigneux et moqueur.

Il allait prendre ce dernier parti, quand le domestique annonça M. le vicomte de Forestan et mademoiselle Alexandrine.

V

Le vicomte était couvert de poussière et suait à grosses gouttes ; ses énormes joues n'avaient jamais été plus rouges ; il soufflait comme un cheval de course qui vient de faire cinq fois le tour du Champ-de-Mars au grand galop.

Alexandrine avait une mise fort soignée, et sa chaussure était brillante, malgré la poussière blanche et fine que soulevait le vent du midi.

— Eh! mon cher vicomte, dit Adolphe en allant à sa rencontre pour lui serrer la main, comme vous êtes aimable de venir nous voir de si bon matin! Mais qu'avez-vous donc?... Vous êtes tout en nage! on dirait que vous êtes venu de Morlinière en courant.

—Et c'est un peu vrai! bégaya le vicomte qui s'assit lourdement dans le premier fauteuil qu'il trouva, pour reprendre haleine. J'ai fait plus d'une lieue, ventre à terre, à travers champs!... Ouf! ouf! pardon!... pardon, jeune et belle voisine, continua-t-il tout essoufflé, en appliquant

un gros baiser sonore sur la main d'Amélie; ouf! excusez-moi!... Je suis votre très humble esclave!... l'esclave de la beauté... jointe à la vertu!... Mais je ne puis parler?... ouf!...

Il portait au lieu de canne son échiquier inséparable, sur le manche duquel il s'appuyait à deux mains, en ployant son corps en deux, comme un guerrier blessé qui s'appuie sur sa lance.

Amélie, bien qu'elle fût très peu curieuse de savoir pourquoi le vicomte arrivait ainsi tout haletant, renouvela avec un air d'intérêt la question que son mari venait de faire à M. de Forestan; et comme celui-ci avait toutes les peines du monde à balbutier trois ou quatre mots de suite, tant sa respiration était pénible, Amélie

prit le parti d'interroger Alexandrine.

— C'est cela!... parle, mon enfant!... raconte, dit le naturaliste.

— La chose est très simple, dit Alexandrine en souriant d'une manière presque aimable, et qui contrastait singulièrement avec son air habituel. Vous, madame, qui connaissez si bien les habitudes de mon père, je suis étonnée que vous n'ayez pas deviné tout de suite. Mon père, qui ne vous a pas vue depuis une huitaine de jours, était fort impatient de vous voir : nous sommes montés en voiture il y a trois quarts d'heure, et bien que les chevaux allassent parfaitement, mon père grondait le cocher et voulait qu'on marchât plus vite, tant, je vous le répète, il brûlait de vous présenter ses hommages.

Mais en route, à trois quarts de lieue d'ici à peu près, en mettant la tête à la portière, il crut apercevoir un papillon magnifique dans les blés. Aussitôt il fait arrêter la voiture, en descend plus vite qu'un jeune homme de quinze ans et se met à courir de toutes ses forces à travers la plaine en fourrageant les blés impitoyablement, comme une armée qui traverse un pays conquis, si bien qu'un garde-champêtre, caché derrière une haie, saisit tout à coup mon pauvre père au collet!... Heureusement, l'éclat d'une pièce d'or a fait lâcher le cerbère qui voulait dresser procès-verbal.

— J'espère que M. le vicomte a pris son papillon, demanda madame Dernouville en souriant.

— Non, pas du tout!... voilà ce qu'il y

a de plus cruel! s'écria le vicomte en hochant la tête, comme un homme désespéré qui vient de faire une perte irréparable et qui songe très sérieusement au suicide. Ce papillon, d'une grandeur peu commune, était, je crois, l'Apollon des Alpes!... C'est une espèce fort remarquable et qui se plait généralement dans les natures désolées, au sein des rocs et des torrens, au bruit des avalanches et des tempêtes!... Celui-là pourtant planait sur un champ de blé, chose bizarre et mystérieuse!... Mais il y a tant de secrets physiques que la science n'a pas encore pénétrés!... Or, soit qu'il ait fendu les airs d'un essor rapide à l'instar de l'hirondelle qui franchit en volant d'incroyables distances, soit qu'un aigle ait emporté dans l'espace quelques œufs imperceptibles de ce beau lépidoptère, et que la chenille,

la chenille d'Apollon soit éclose, ait grandi, filé dans nos climats, et, du sommeil inerte de la chrysalide, ait passé comme par magie au brillant réveil du papillon, qui est la plus parfaite image de notre âme!... oui, je le soutiens, l'immortalité de l'âme est un mystère, mais rien n'est plus compréhensible!... Il y a des gens qui ne veulent pas croire que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour, mais ces gens-là n'ont qu'à prendre une chrysalide! Vous la croyez morte!...

Le vicomte avait tout à fait perdu le fil de ses idées et s'enchevêtrait à chaque mot plus indissolublement dans le système de la métempsycose et dans les diverses transformations de ses insectes favoris; il aurait continué long-temps encore sur le même ton, au risque de suffoquer à

la fin d'une période, si Adolphe n'eût laissé échapper un éclat de rire qu'il n'avait plus la force de comprimer. Cet accès d'hilarité bruyante gagna bien vite Amélie qui se mit à rire aussi d'une manière convulsive, bien qu'elle eût une grande tristesse au fond de l'âme.

Alexandrine ne put s'empêcher d'en faire de même, et le vicomte les regarda tout ébahi, sans comprendre d'abord le sujet d'une gaîté pareille ; enfin, il comprit et se mit à rire aussi plus fort que les autres.

— Oui! oui, parbleu! c'est fort drôle! s'écria-t-il en frappant le parquet avec le manche de son échiquier. Je battais un peu la campagne, je crois!.. j'allais vous faire un cours de théologie et vous déve-

lopper le système de Pythagore !... Oh ! oh !.. parole d'honneur! je perds la tête de temps en temps, je serais tenté de le croire !.. mais, voyez-vous, c'est la chaleur, cette maudite chaleur de vingt-cinq degrés qui me frappe la nuque !.. Songez donc, courir pendant une demi-lieue au grand soleil, nu-tête !.. car en vérité, je n'avais même pas pensé à prendre mon chapeau !.. j'étais comme un fou, comme un furieux !.... Dam ! voyez-vous, c'est un papillon sublime, incomparable, que l'Apollon !.. oh ! quel effet prestigieux il aurait produit dans mes boîtes !.. Parbleu ! vous sentez bien que si je voulais, j'achèterais bien un Apollon tout aussi beau !.. Pour dix ou quinze francs j'aurais mon homme ! mais ce n'est pas la même chose !.. je veux le prendre moi-même !.. Je n'aime pas le gibier des autres, moi !.. Enfin, je

suis désolé!.. désolé, c'est le mot!.. Cet infâme garde-champêtre, ce vil satellite!.. sans lui, je le tenais!.. oui, j'avais lassé l'Apollon, je le forçais de fermer ses ailes brillantes et de se reposer vaincu sur une motte de terre!.. mais le monstre, le monstre de garde-champêtre!.. si j'avais eu un pistolet, foi de gentilhomme offensé, je lui brûlais la cervelle.

Et les gros yeux gris du vicomte étincelaient comme des yeux de chat dans l'ombre.

— Allons, consolez-vous, mon cher vicomte, dit Adolphe en lui frappant sur l'épaule d'un air de commisération amicale. Vous serez plus heureux une autre fois! Il ne faut qu'un moment, qu'une bonne chance.

— Oui, vous avez raison, répondit le vicomte en soupirant. La philosophie est une chose superbe! d'ailleurs on ne peut pas toujours vaincre! Il faut savoir se résigner dans le malheur et se dire comme je ne sais plus qui : *spero meliora!* Parbleu! tenez, ce qui achève de me consoler tout-à-fait, c'est qu'à tout prendre, je pourrais bien m'être trompé, comme un jour à Pornic... L'Apollon n'était peut-être tout simplement qu'un grand papillon blanc du chou, aux ailes déchirées comme presque toujours!.. Voyez-vous, mes amis, d'un peu loin, il n'y a rien qui ressemble tant à l'Apollon que cet ignoble lépidoptère aux ailes blafardes, qui me rend sans cesse le jouet des illusions les plus désespérantes! ..On a bien raison de dire qu'un fripon ressemble très souvent à un honnête homme.

— Mais tu oublies, mon père, le sujet

qui nous amène, dit Alexandrine avec une inflexion douce et caressante.

— Oui, par ma foi, j'oublie, petite, répliqua le vicomte en se frappant le front. Je ne sais plus, en vérité, où j'ai la tête! je me désorganise, je perds la mémoire!..

— Eh bien! vicomte, profitez du moment où la mémoire vous revient, dit Amélie. Au fait, vous n'avez pas l'habitude de nous faire des visites aussi matinales. A quoi devons-nous ce bonheur?

— Ah! je vais vous dire, jolie voisine... Mais d'abord il faut que je vous gronde, pour ma part et pour celle de madame la vicomtesse! On ne vous voit plus! vous nous avez tout-à-fait abandonnés!... vous restez des semaines entières sans penser

à vos amis!.. Oh! c'est mal, très mal!

— Je suis souffrante, vous le savez, répondit madame Dernouville, dont la physionomie devint tout-à-coup grave et soucieuse. Je ne puis sortir.

— Bah! bah ! mauvaise raison ! prétexte ! interrompit le vicomte en prenant la main d'Amélie, qu'il porta galamment à ses lèvres. Mais nous causerons de cela nous deux tout à l'heure. Pour le moment parlons d'autre chose!... c'est-à-dire, promettez-moi de venir, aujourd'hui, avec votre cher mari dîner au château de Morlinière.

— Excusez-moi, je vous en prie, monsieur le vicomte, dit Amélie en regardant Adolphe avec inquiétude. Nous ne pou-

vons aujourd'hui ! n'est-ce pas, Adolphe ? Du moins, je ne puis, moi...

— Oh ! mais voilà qui est trop fort ! c'est de la barbarie ! s'écria M. de Forestan. Je me révolte ! non ! non ! vous viendrez ! Vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui même que notre cher fils arrive de Paris ! Il est sans doute, actuellement à Morlinière ! Oh ! le pauvre garçon ! vous lui feriez une peine horrible de refuser ! Il s'attend bien à dîner ce soir avec vous ! Je crois, Dieu me pardonne qu'il l'écrit même à sa mère !... Vous viendrez ! vous viendrez, je vous en prie !

— Moi, ce m'est impossible, répondit froidement madame Dernouville.

— Vous pouvez toujours compter sur

moi, mon cher vicomte, ajouta vivement Adolphe.

— Mais, au nom du ciel, voisine, pourquoi nous tenez-vous une pareille rigueur? reprit le vicomte avec une intonation suppliante. Que vous avons-nous fait, ma pauvre femme et moi, pour nous aliéner votre affection?...

Et le vicomte parlait d'une voix tremblante d'attendrissement.

— Monsieur, mon cher monsieur, dit Amélie touchée au fond du cœur de l'affliction sincère de l'excellent vicomte, oh! vous pouvez être sûr que je vous suis toujours bien attachée! Vous ne pourriez, sans être ingrat, mettre en doute l'amitié profonde et inaltérable que j'ai pour

vous!... pour vous au moins, monsieur!... Mais je vous en conjure, n'insistez pas!... Il m'est positivement impossible de faire ce que vous avez la bonté de me demander avec tant d'instance.

—Ainsi donc, reprit le vicomte d'un air désolé, M. Dernouville viendra tout seul encore aujourd'hui, s'asseoir à la table patriarcale de l'amitié! Hélas! et notre fête de famille, notre joie, ne sera pas complète! mais dites, pourquoi refuser de l'accompagner!... pourquoi ne pas venir toujours ensemble, vous que le ciel a joints des nœuds les plus sacrés? pourquoi séparer toujours ce que Dieu avait fait pour n'être point séparé! Il y a quelque chose là-dessous, continua-t-il en faisant claquer sa langue avec un air de mystère. Diable! diable!.. c'est inconcevable!

Pendant la tirade chaleureuse du vicomte, Alexandrine ne cessait pas de regarder Adolphe avec une expression de tendresse indéfinissable, tandis qu'Amélie ne pouvait pas s'en apercevoir. Adolphe souriait aussi d'une étrange manière à la jeune fille, dont les joues se coloraient par degré d'un incarnat plus vif.

— Jolie voisine, murmura le vicomte à voix basse en se penchant à l'oreille d'Amélie, il faut absolument que je vous dise un mot en particulier; puis, se tournant vers Adolphe, il lui dit:

— Madame la vicomtesse prétend que vous avez dans votre atelier des peintures charmantes que vous avez la modestie de cacher. Il faut pourtant que vous les fassiez voir à ma fille Alexan-

drine qui peint déjà très joliment, et qui a besoin de vos conseils. Je vous en prie, faites-lui donc voir ce fameux paysage que vous êtes en train d'achever maintenant! Vous savez, ça représente un ravin très profond, où roule une espèce de torrent sur des pierres!... et puis, il y a dans le ciel un effet magnifique de soleil couchant!... On dit que c'est admirable... moi, je vais vous rejoindre, allez.

— Si mademoiselle veut m'accorder quelques minutes, répondit Adolphe avec une inflexion douce et significative, en regardant la jeune fille, je vais lui montrer de meilleures peintures que les miennes. J'ai depuis quelques jours plusieurs tableaux flamands qui me sont arrivés de Paris, des tableaux fort remarquables, en vérité.

Alexandrine ne fit aucune réponse, mais salua d'un air gracieux en signe d'assentiment.

Adolphe lui offrit le bras, et ils sortirent du salon pour aller visiter l'atelier qui n'en était séparé que par un mur assez mince.

Amélie les suivit des yeux jusqu'à la porte, et parut d'abord un peu contrariée.

VI

Quand le vicomte fut seul avec madame Dernouville, il changea tout à coup de manière et de langage ; son front prit une expression qui voulait être sévère et qui n'arrivait qu'au grotesque ; il fronça les sourcils, et se mordit les lèvres en secouant la tête comme un homme qui

s'apprête à faire une confidence terrible, et qu'il n'ose encore laisser échapper.

Amélie ne comprenait pas du tout où le vicomte allait en venir; elle le regardait avec étonnement.

Enfin le vicomte toussa bruyamment plusieurs coups, et tira sa tabatière, qu'il ouvrit pour se donner une contenance; il était cruellement embarrassé, et ne savait quelles expressions choisir pour entamer la conversation. Il sentait parfaitement, malgré son intelligence peu déliée, que le sujet qu'il allait traiter était fort délicat, et que, pour ne point égratigner au vif son amour-propre, ou blesser madame Dernouville, il avait besoin de beaucoup de tact et d'adresse; mais, par malheur, ni l'un ni l'autre n'était son fort.

Il se repentit un moment d'avoir provoqué une explication si chatouilleuse, et fut sur le point de changer de résolution. Mais, Amélie, impatientée, mit fin à cette longue hésitation.

— Vous aviez quelque chose à me dire, monsieur le vicomte, demanda-t-elle. Qu'attendez-vous? nous sommes seuls.

— Au fait! dit le vicomte d'un air décidé, j'ai tort de rester ainsi la bouche close. Entre amis, il ne faut pas se gêner le moins du monde! on doit s'avouer franchement tout ce qu'on a sur le cœur!... et quand on peut avoir quelques griefs l'un contre l'autre, alors, il me semble qu'une explication sincère est tout ce qu'il y a de mieux pour amener une bonne et solide réconciliation. Je

vous dirai donc, sans prendre de détours, ma charmante voisine, que j'ai lieu de vous en vouloir.

— A moi, monsieur le vicomte? répliqua-t-elle avec surprise.

— A vous-même, continua gravement le naturaliste. Vous savez comme nous vous aimons, madame la vicomtesse et moi!... Certainement, vous seriez notre fille, que nous n'aurions pas pour vous plus de tendresse! .. Oui, belle et jeune voisine, je me sens pour vous des entrailles de père!...

— Et je vous remercie du fond du cœur, monsieur le vicomte, d'un pareil attachement!... Je vous jure que j'y suis profondément sensible!

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non! poursuivit-il en faisant tous ses efforts pour ne pas s'attendrir; vous êtes d'une bonté merveilleuse! Il n'y a rien sur la terre d'aussi parfait que vous, si j'en excepte le sphinx... Mais il ne s'agit pas de sphinx, pour le moment! il s'agit de tout autre chose... Je sais très bien que vous avez été vous mettre dans la tête des idées inconcevables, des idées... qui me font rougir, foi de gentilhomme, rien que d'y penser.

— Expliquez-vous, monsieur, je vous en supplie.

— C'est bien! c'est bien! m'y voilà!... Mais voyez, c'est quelque chose de si étrange, qu'il fallait une préparation!... Oh! madame, est-il possible! quoi! vous

si pure, si candide, si virginale, vous chaste et innocente comme le papillon qui vient d'éclore, vous avez pu imaginer une abomination pareille!...

— Oh! monsieur le vicomte, cela passe la plaisanterie, dit madame Dernouville sévèrement. Que voulez-vous dire? Je vous proteste que je ne vous comprends pas... Mais une chose bien certaine, et que j'affirme devant Dieu, c'est que je n'ai rien, absolument rien à me reprocher envers vous!

— Et envers ma femme?... répliqua le vicomte en joignant les mains et prenant une expression de physionomie lamentable. Avouez! avouez que madame la vicomtesse de Forestan a raison d'être

cruellement offensée de vos outrageantes suppositions!

— Mes suppositions! répéta madame Dernouville avec dédain, je ne suppose rien, monsieur le vicomte. Et de quoi, je vous prie, m'accuse-t-on?

— Oh! oh! madame! ma jeune voisine, reprit le vicomte plus vivement, vous savez sans doute beaucoup mieux que moi le tort que vous reproche la plus indulgente des femmes. Elle n'a pas voulu tout me dire, mais elle m'en a laissé comprendre assez néanmoins pour m'ouvrir les yeux! Je sais, je sais très bien pourquoi vous ne voulez plus venir au château, et pourquoi vous êtes maintenant glaciale, pour une amie qui ne cesse de vous porter aux nues!.. Car, si vous pouviez entendre

tous les éloges qu'elle vous prodigue en votre absence ! Oh !... c'est touchant !... c'est admirable !...

— Que madame de Forestan soit moins libérale d'éloges en ma faveur, répondit froidement Amélie. Je n'aime pas les éloges, en général, surtout quand ils ne viennent pas du cœur !

— A merveille ! à merveille ! dit le vicomte avec une intonation douloureuse qui ressemblait à un gémissement, vous l'accablez, cette pauvre vicomtesse, cet ange incomparable qui, depuis vingt ans et quelques mois épanche sur ma vie un bonheur sans mélange !... et vous avez pu croire, madame, vous avez pu croire, qu'abusant de l'intimité charmante qui régnait entre vous, elle songeait à désunir

un jeune ménage, un couple intéressant qu'elle idolâtre!... Vous avez pu croire que la vicomtesse de Forestan, que mon épouse, jetait sur le jeune Adolphe des regards que n'approuve point la décence, et cherchait à l'éblouir par une coquetterie séductrice!... Oh! quelle erreur! quelle profonde et impardonnable erreur!.... Soupçonner du plus noir des crimes une femme, un ange, oui, je le répète sans craindre d'être taxé d'exagération, un ange qui est la candeur et la pureté même!... Oh! je le sais, le serpent de la calomnie a tâché plusieurs fois de salir avec son venin la réputation de mon épouse, qui est le modèle des mères de famille!... Certes, personne au monde n'est mieux placé que moi pour connaître, pour apprécier les inaltérables vertus de la vicomtesse...

Il y avait tant de chaleur et de conviction dans la période hyperbolique du vicomte, que madame Dernouville, malgré sa tristesse, ne put garder plus long-temps le sérieux, et faillit éclater de rire. Heureusement, elle se contint, et crut devoir respecter les illusions conjugales de M. de Forestan.

Celui-ci continua son fastueux panégyrique, et vanta si pompeusement l'inexpugnable rigueur de *son ange*, qu'Amélie, impatientée, l'interrompit :

— Il me semble, monsieur le vicomte, qu'un plus long éloge des vertus de madame la vicomtesse serait parfaitement inutile. Personne ici ne songe à les mettre en doute, encore moins à les attaquer.

— Ce serait folie, je vous assure, jeune

voisine. Mais croyez-moi, poursuivit-il en lui prenant la main avec effusion, soyez raisonnable, vous si bonne et si belle!... chassez toutes les mauvaises inspirations d'une jalousie qui vous trompe, et vous rend malheureuse. Vous savez bien que vous n'avez pas dans le monde une amie plus dévouée que ma femme! Elle vous aime! elle aime beaucoup votre mari, mais en tout bien tout honneur! Songez donc que c'est une mère de famille, qu'elle doit le bon exemple à notre chère petite Alexandrine, et qu'enfin, à la rigueur, elle pourrait être la mère de M. Dernouville. Tout cela doit vous rassurer complètement! mais ce qui devrait, ce me semble, vous donner une sécurité parfaite, inébranlable, c'est la confiance profonde que j'ai toujours eue dans ma femme, confiance à toute épreuve, dont

jamais femme mariée ne fut plus constamment digne. Voilà ce que je voulais vous dire, ma chère voisine!... Bien entendu, la chose doit rester entre nous. Il est très inutile d'en parler à votre mari, et madame la vicomtesse serait blessée au vif, bien certainement, si elle apprenait un jour ou l'autre que je n'ai pas gardé le secret qu'elle m'avait confié : mais j'ai fait mon devoir, je crois, en vous parlant avec franchise... D'ailleurs, elle ne saura jamais que je vous ai tout dit!.. Vous viendrez, ce soir, n'est-ce pas? vous viendrez! Il faut me le promettre. Mais arrangez-vous!... je ne veux pas que vous disiez *non*. D'abord, je vous préviens qu'on ne se met pas à table sans vous, et que....

Il s'interrompit brusquement, et s'élança

vers la porte avec son échiquier. Il venait de voir planer sur les caisses de fleurs rangées devant la terrasse un éblouissant *Machaon* poursuivi dans son vol rapide par une espèce d'émouchet.

Il courut tout de suite avec armes et bagages, comme Don Quichotte à la défense d'une belle princesse menacée par quelque chevalier félon.

VII

Amélie, qui depuis quelques minutes n'écoutait plus le vicomte, s'aperçut à peine de sa brusque disparition, et continua de se livrer aux pensées pénibles qui l'assiégeaient

— Oh ! décidément, se dit-elle, il faut

que je rompe avec cette femme d'une manière éclatante!.. Quelle audace! quelle effronterie!... Quoi! c'est après tout ce quis'est passé, qu'elle ose jouer l'innocence et prendre un masque d'ingénuité ridicule, qui ne peut tromper absolument que son mari! Oh! quelle démoralisation profonde!... Au vice elle joint l'hypocrisie!... Adolphe! Adolphe!... Cette femme t'a perdu! elle a flétri ton âme!...

— Mais il faut enfin que je prenne un parti, continua-t-elle après un instant de réflexion. Il faut que je quitte cette maison, elle est trop près de celle qu'habite cette malheureuse femme!... Oui, j'en ai le pressentiment! ce voisinage, ce contact, me seraient fatals!...ils m'ont ravi déjà le cœur d'Adolphe!... Moi, je n'ai rien à me reprocher encore!... Et cependant, je ne

suis plus la même!... Je sens que je suis femme! et parfois j'ai peine à comprimer des élans de colère et de vengeance, qui m'épouvantent!... Ernest!... Oh! ce jeune homme est trop près de moi!... J'en ai peur!... Il m'aime!... je dois fuir!

Et sa tête retomba sur sa poitrine, gonflée de sanglots.

— Non! reprit-elle avec une douloureuse énergie, je dois tenter un dernier effort sur Adolphe! je lui dirai tout!.. je le ferai trembler, s'il est possible!... Peut-être enfin ses yeux s'ouvriront-ils!.. peut-être il comprendra que nous sommes perdus à jamais, perdus l'un et l'autre, s'il ne consent à fuir ces lieux!.. Ici, tout

nous enveloppe d'affreux dangers!.. il y a dans cette famille des Forestan comme un souffle de corruption qui dessèche et noircit l'âme qui les approche!.. Cette jeune fille, oh! je crains qu'elle n'ait deviné sa mère, et qu'elle ne l'imite un jour! elle est perfide et fausse!.. il me semble à la considérer avec attention, que par momens dans sa physionomie passe comme une ombre de pensée mauvaise!.. son regard étrange m'effraie quand il tombe sur Adolphe!..Oh! non! c'est une enfant! Quelle idée!... la douleur me rend folle!

Elle tressaillit soudain, un bruit pareil à celui d'une table qu'on renverse à terre venait de se faire entendre dans une chambre voisine. Elle écouta quelques secondes en retenant sa respiration : ce bruit partait de l'atelier d'Adolphe.

Elle se rappelle tout à coup avec un frémissement involontaire que Dernouville est depuis long-temps seul avec Alexandrine.

Elle se lève convulsivement pour sortir, quand elle entend la porte de l'atelier s'ouvrir avec force.... Elle s'arrête, et se trouve face à face avec Alexandrine qui rentrait dans le salon précipitamment.

Alexandrine est très rouge ; il y a dans tous ses traits un grand trouble ; sa robe, tout à l'heure fraîche et brillante, paraît froissée en quelques endroits.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? dit Amélie d'une voix altérée; quelle agitation!

— Moi, madame !.. mais non,.. je vous assure.

L'embarras d'Alexandrine semblait redoubler.

— Mais quel est donc ce bruit singulier que je viens d'entendre ? demande vivement Amélie.

— Ah !.. du bruit !.. vous avez entendu du bruit !.. répond Alexandrine en rougissant davantage.

Heureusement Adolphe rentra dans le salon. Son visage beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire frappa tout d'abord Amélie. Il affectait un air de calme et d'indifférence que démentait par momens l'inquiétude de ses regards.

— Nous sommes restés un peu long-temps, dit Adolphe d'un ton fort dégagé, mais je n'ai fait grâce à mademoiselle d'aucune de mes productions ! elle a voulu tout voir, dessins, croquis, aquarelles... Tout cela est détestable ! mais enfin elle doit convenir que j'ai fait preuve au moins de bonne volonté, à défaut de talent.

Alexandrine demeurait muette et confuse ; elle baissait les yeux pour échapper aux regards de madame Dernouville, qui tour à tour considérait son mari et la jeune fille.

— Mais qu'as-tu donc, ma chère Amélie ? continua Dernouville avec un mélange de surprise et d'intérêt. Tu es pâle et tremblante absolument comme si tu venais de voir un fantôme.

—

— En effet, j'ai eu peur, dit sourdement Amélie.

— Et de quoi donc?

— Ce bruit que vous avez fait dans l'atelier m'a donné une secousse!...

— Ah! c'est donc cela! dit Adolphe en riant avec contrainte; oui, tu n'as pas dû comprendre ce que c'était...

— Et je ne le comprends pas encore, Adolphe?

— C'est mon grand tableau, répliqua Dernouville avec beaucoup de volubilité; tu sais bien ce tableau énorme qui représente une danse de satyres, imitée de Poussin?... Eh bien! il est tellement

lourd avec son vieux cadre sculpté, qu'il m'est échappé des mains, quand je voulais le porter au jour pour le faire mieux voir à mademoiselle... et il est tombé par terre avec un fracas épouvantable.

— Ah ! vraiment?... balbutia madame Dernouville les larmes aux yeux, je craignais un plus grand malheur!... Mais c'était bien simple à dire! pourquoi donc mademoiselle Alexandrine n'a-t-elle pas voulu me répondre tout à l'heure, quand je la questionnais?...

— Excusez-moi, madame, je vous en prie, dit Alexandrine avec une émotion croissante. J'étais si troublée!... ce bruit!... je ne m'attendais à rien!... je vous assure!... quand ce tableau est tombé...

— Mais à propos où diable est-il donc, ce cher vicomte? interrompit Adolphe qui vint au secours d'Alexandrine. Je parie qu'il a quitté sa jolie voisine pour courir après les papillons?...

Une voix enrouée se fit entendre.

— Le voici! dit Adolphe en s'approchant du balcon qui s'ouvrait sur le jardin. Mon Dieu! comme il est rouge!... Il va se rendre malade à courir de la sorte au grand soleil!... Monsieur le vicomte!... Venez donc, je vous en conjure! Vous êtes sans chapeau, et le thermomètre marque vingt-sept degrés.

— Je viens!... criait le vicomte en courant toujours.

Enfin il arriva tout époumonné, et se jeta dans un fauteuil.

VIII

La chasse du vicomte avait été large et superbe. Sur les revers de son habit se débattaient sept ou huit papillons transpercés chacun d'une épingle.

— Mon cher vicomte, c'est une véritable frénésie, dit Adolphe. Un beau jour, au

lieu de papillons, vous attraperez une fièvre cérébrale, une bonne fluxion de poitrine.

— Oui, papa, tu vas tousser toute la soirée, ajouta mademoiselle de Forestan.

— Bah ! bah ! je ne suis pas un petit maître ! reprit le vicomte dans une exaltation peu commune. Dieu merci, j'ai de la vigueur, et quand il s'agit de papillons, le soleil n'a pas de feux, l'hiver n'a pas de glaces ! Mais, je vous en prie, regardez un peu ma chasse !... c'est magnifique... en moins de vingt minutes !... c'est incroyable !... *Une grande tortue* large comme la main, un sphinx à cornes de bœuf qui dormait comme un loir contre une tonnelle, un *petit bleu strié*, frais et brillant comme s'il sortait de sa nymphe !... Cas fort rare, excessivement rare, mes amis,

car cet intéressant papillon a presque toujours le bout des ailes déchiqueté. C'est le premier, en bon état, que j'ai le bonheur d'attraper! Parbleu, voisine, vous pouvez vous vanter d'avoir pour jardin un vrai paradis terrestre! Il fourmille de lépidoptères! A la bonne heure! cela me donne une haute opinion de votre jardinier! J'aime à voir qu'il respecte les chenilles!

— Un peu trop, je vous jure, dit Adolphe en souriant. Il a pour elles de si grands égards qu'il leur abandonne tout le potager, et que nous ne pouvons pas avoir de légumes.

— Et qu'importe, mon ami, on en trouve toujours, des légumes! repartit le vicomte avec chaleur, les marchés abondent de légumes et de fruits!... Mais des

papillons !... Oh ! c'est autre chose !... Tenez, quand vous serez las de votre jardinier, donnez-le moi, je vous donnerai le mien. Je n'en suis pas content le moins du monde depuis quelque temps, et s'il n'était pas très protégé par ma femme, je le mettrais tout de suite à la porte. Croiriez-vous que l'autre jour j'ai surpris mon butor qui levait déjà le pied pour écraser la chenille du grand paon de nuit !... une chenille verte, une chenille énorme avec de longs poils et des taches bleues comme des turquoises !... Le misérable ! il allait consommer son crime !... Heureusement pour lui, je suis venu à temps encore !... je l'aurais tué, je crois !

— Et le drôle ne l'aurait pas volé, dit Adolphe en riant aux éclats. Mais com-

ment se porte votre chenille verte maintenant, vicomte?

— A merveille, mon jeune ami. Elle file ou du moins elle fait semblant; dans huit jours elle sera chrysalide!... Corbleu! c'est une belle bête! Il faudra que je vous la montre ce soir! Elle est dans un cornet, sac à papier! Mais adieu, je vous quitte!.. l'heure me presse!... Il faut qu'avant le dîner je prépare mes nouveaux enfans, que j'abrège leurs légères souffrances en faisant rougir leur épingle, et en leur introduisant dans le corps quelques grains d'arsenic, excellent préservatif contre les mites.

Amélie, tout-à-fait étrangère au bavardage du naturaliste, demeurait silencieuse, et regardait alternativement son

mari et Alexandrine qui, par momens, semblaient échanger quelques coups d'œil significatifs.

— Adieu, jolie et vertueuse voisine, dit le vicomte en s'approchant d'Amélie distraite et rêveuse. Permettez que je cueille sur vos joues de rose et de lys...

Et, se penchant sur elle, il colla ses lèvres sèches et pleines de poussière sur le front de madame Dernouville.

— Vous n'avez plus de rancune contre ma femme, n'est-ce pas? lui dit-il à voix basse. Allons! allons!... je vous supplie à mains jointes, venez ce soir, voisine. Accompagnez votre cher époux au banquet de l'amitié.

— Je l'accompagnerai, monsieur le

vicomte, répondit Alexandrine en élevant assez la voix pour être entendue d'Adolphe, dont la figure gaie et souriante parut tout à coup se rembrunir.

Alexandrine, en partant, fut sur le point d'aller embrasser madame Dernouville comme d'habitude; elle sembla hésiter quelque temps, mais voyant la physionomie froide et sévère d'Amélie, elle n'osa point lui dire adieu, et la salua d'un air embarrassé.

Le vicomte était rayonnant de joie quand il monta dans sa voiture, avec ses papillons et la certitude que madame Dernouville viendrait dîner au château.

IX.

Amélie resta plongée dans les plus tristes réflexions, tandis que son mari allait reconduire le vicomte de Forestan jusqu'à la voiture. Adolphe rentra presque aussitôt dans le salon.

— Eh bien ! dit-il en haussant les épau-

les avec un air de sarcasme qui tenait un peu de la colère, tu changes d'idée soixante fois par minute, Amélie!... C'est très bien!... c'est très bien! Voilà ce qui s'appelle user largement de son privilège de jolie femme!... Mais franchement, je trouve qu'une jolie femme ne gagne rien à être capricieuse!

— Adolphe, oh! tu as beau faire, répondit Amélie avec amertume; je comprends ta pensée!..... Depuis quelque temps tu me presses beaucoup d'aller au château de Morlinière; mais tu es enchanté que je reste chez moi!... Comme tu sais parfaitement le motif qui m'éloigne de madame de Forestan, tu croyais pouvoir, sans aucun danger, continuer tes instances, et m'appeler fantasque, capricieuse, ingrate!... Tu espérais que les

choses se passeraient ainsi... que moi je ne quitterais pas la maison, et que tu pourrais du matin au soir rester avec cette femme sans témoin, sans obstacle !... Mais je vois que j'étais dupe !... Maintenant, Adolphe, tu peux être sûr que je t'accompagnerai toutes les fois que tu iras à Morlinière !... oui, tous les jours, deux ou trois visites par jour, si tu veux !.. Ma présence au moins te punira !.. Je serai sans cesse devant toi comme le remords !..

— Oh ! oh ! voilà des phrases magnifiques et sonores ! répliqua Dernouville en battant des mains comme pour applaudir. Où diantre as-tu pêché cette belle sentence !.. : C'est dans *Clarisse Harlowe*, je parie !... dans ces vingt gros volumes que tu lis et relis du matin au soir. Mais, entre nous soit dit, ma chère,

tu as grand tort de t'exalter l'imagination avec des romans!... La tienne est déjà trop romanesque. Je gage que par momens tu finis par te croire une *Clarisse!...* Avant peu tu me confondras avec Lovelace ; j'en tremble !

— Tu ris, Adolphe, répondit-elle en baissant la tête et d'une voix mouillée de larmes. Mais ce que tu viens de dire pourrait bien arriver. Depuis quelque temps je ne te reconnais plus, et j'entends avec effroi les maximes de Lovelace sortir continuellement de ta bouche ! On dirait que tu as adopté sa morale, ses principes, et que tu es comme lui mort aux sentimens honnêtes, froid et désenchanté.

—Désenchanté ! c'est possible, ma chère

Amélie. Je commence à voir un peu plus clair, et je prends les choses pour ce qu'elles valent. Par exemple, je foule maintenant aux pieds tous les préjugés absurdes de notre civilisation trembleuse et hypocrite ! Je trouve que la vie est trop courte pour sacrifier continuellement ses goûts et son plaisir aux tristes convenances d'un monde qui ne donne absolument rien en échange ! Je vis pour moi, non pour les autres! Je veux que tout le monde soit libre, et je veux l'être.

— Oh! je reconnais bien les leçons de madame de Forestan! s'écria douloureusement Amélie. Cette femme, décidément, je la hais!... Elle m'a pris mon bonheur!... Mais ce n'est rien encore!... elle a souillé ton âme! elle t'a fait croire, Adolphe, à force de mensonges et de

ruses, qu'on peut être heureux sans la vertu! et que ces liens sacrés, le devoir et l'honneur, sont un joug importun dont les gens d'esprit savent bien s'affranchir.

— Allons! allons! c'est un véritable prône! dit Adolphe avec impatience, en croisant les bras.

— Je souhaite que sa fille Alexandrine ne lui ressemble point, Adolphe.

— Et moi, je te jure, c'est un vœu tout contraire au tien, que je forme, répondit Adolphe en s'aigrissant.

— Oh! tu n'as pas besoin d'employer les sermens, Adolphe!.. je sais de reste, que mademoiselle Alexandrine te plaît presque autant que sa mère!..

— Que veux-tu dire ?

— Tu dois me comprendre, mon langage est clair.

— Non, non, de grâce, explique-toi, reprit Adolphe avec une agitation sensible.

— Adolphe, tout ce que je peux te dire !.. c'est que mademoiselle de Forestan est digne de sa mère !.. et que celle-ci pourra bien se repentir un jour d'avoir une fille... qui sera peut-être son châtiment !...

— Oh ! c'est insoutenable ! dit vivement Adolphe en se dirigeant vers la porte. Personne n'échappe à l'amertume de tes censures ! Elle s'attaque même à une pauvre enfant innocente !...

— Innocente, Adolphe !... interrompit-elle. Vous êtes restés tout à l'heure bien long-temps dans cette chambre.....

— Amélie ! Amélie ! s'écria-t-il avec force en ouvrant la porte. Je sors, car tu me ferais perdre patience !... adieu!

Il referma brusquement la porte sur lui.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Huit jours se passèrent pendant lesquels survinrent d'assez grands changemens.

Adolphe était redevenu tout à coup doux et charmant pour sa femme. Il lui prodiguait une foule d'attentions et de prévenances gracieuses, auxquelles Amé-

lie n'était plus habituée. Il restait des journées entières sans sortir de son atelier, et travaillait avec une ardeur extraordinaire, ou bien il ne bougeait pas de la chambre d'Amélie, et lui faisait à haute voix la lecture de quelques romans qu'elle affectionnait. Tantôt c'était *Clarisse*, ou *Delphine*, tantôt *Paul* et *Virginie*.

Madame Dernouville semblait renaître au bonheur. Sa physionomie depuis longtemps mélancolique et souffrante s'illuminait par intervalles d'une joie subite et radieuse ; presque tous les jours elle allait se promener en voiture avec Adolphe, qui ne sortait plus seul que rarement. Sa correspondance avec la vicomtesse était moins active ; il n'avait pas été lui rendre visite depuis qu'il avait dîné chez elle, le jour de l'arrivée d'Ernest.

Un matin, Dernouville dit à sa femme qu'il croyait convenable d'inviter à dîner la famille de Forestan, pour ne pas rompre avec elle des relations de bon voisinage, qui duraient déjà depuis plus d'une année. Amélie, bien qu'elle n'eût pas la moindre envie de recevoir la vicomtesse, pensa comme Adolphe qu'on ne pouvait guère remettre cette invitation toute de convenance; et le jour même, Dernouville écrivit au vicomte.

Le lendemain, M. et madame de Forestan arrivèrent de très bonne heure avec leur fils et leur fille. La vicomtesse paraissait fort triste et préoccupée; elle était moins prévenante qu'à son ordinaire pour Dernouville, et le regardait de temps à autre avec une expression indéfinissable

qui ressemblait beaucoup moins à la tendresse qu'au dépit.

Adolphe était pour elle d'une politesse exquise, mais un peu cérémonieuse et froide. Il avait l'air de vouloir éviter de se trouver seul avec la vicomtesse.

Il fut question d'abord d'aller faire une promenade en voiture aux environs, mais Adolphe fit observer que la chaleur était accablante, et qu'il valait beaucoup mieux rester à la maison jusqu'au dîner et sortir ensuite à la brune, pour aller respirer l'air frais du soir. Le vicomte trouva le conseil fort raisonnable et descendit au jardin avec son échiquier.

Ernest offrit le bras à madame Dernou-

ville, Dernouville à la vicomtesse, et tous les quatre ils s'enfoncèrent dans les allées verdoyantes du parc.

C'était un enclos d'une quarantaine d'arpens et planté d'arbres magnifiques, au milieu duquel s'ouvraient de longues avenues qui correspondaient les unes aux autres par de petites allées diagonales très ombragées.

Au milieu du parc se trouvait une espèce de rond-point, carrefour de verdure d'où rayonnaient plusieurs grandes allées qui se terminaient chacune par une grille donnant sur la campagne.

Les quatre promeneurs marchaient de préférence dans les petits sentiers couverts, où les rayons du soleil ne péné-

traient que faiblement à travers les branches. Alexandrine avait pris un livre et faisait semblant de lire, en les suivant à quelque distance.

Après une demi-heure de promenade, elle cacha tout à coup le livre dans son sac, toussa plusieurs fois avec une certaine affectation, et disparut dans une allée transversale : Adolphe tourna brusquement la tête ; il marcha quelque temps encore avec la vicomtesse. Une assez grande distance les séparait alors d'Ernest et d'Amélie.

La préoccupation douloureuse de madame de Forestan avait fait place à la gaîté ; elle pesait amoureusement sur le bras de son cavalier et lui parlait à voix

basse d'une manière confidentielle et mystérieuse.

— Ainsi, Adolphe, tu m'aimes toujours? disait-elle avec un regard expressif.

— Ermance, vous seriez injuste d'en douter, répondait Adolphe d'une voix émue et tremblante d'hésitation.

— Mais, en vérité, vous n'êtes plus le même pour moi, Adolphe! Je ne vous voyais plus!... et vos lettres étaient d'une rareté incompréhensible!

— Vous savez bien, Ermance, que je suis obligé de prendre toutes les précautions possibles!...

— Ah ! je vous le disais bien, Adolphe, vous me sacrifiez maintenant à votre femme !...

Et la vicomtesse laissa échapper un léger soupir.

— Non, vous ne pouvez le croire !... Je ne vous sacrifie à personne ! Vous m'êtes toujours bien chère !... Mais vous me l'avez répété plus de cent fois, on vous observe! Il y a des gens qui vous épient, et votre beau-père le comte de Forestan est capable de faire un éclat qui aurait de terribles conséquences.

— Comme vous avez de la prudence, maintenant, Adolphe !... dit-elle avec un mélange de tendresse et de reproche.

— J'en ai toujours eu, vous le savez, Ermance. Votre réputation m'est aussi précieuse qu'à vous-même! et je mourrais plutôt que de la compromettre! Je vous jure que si je redouble de circonspection, ce n'est point à cause des exigences d'Amélie!... Au contraire, les caprices, les manières impérieuses me révoltent!... et ma femme a pris un excellent parti, en ne me contrariant plus.

— Oh! vous êtes très bien ensemble, à présent, Adolphe... c'est à peine si vous osez m'adresser la parole, me donner le bras devant elle!

— Comment! vous êtes jalouse, Ermance! repartit Dernouville en riant.

— Oui! je le suis!... plus qu'Amélie,

peut-être, répondit-elle avec un éclair dans les yeux, et si vous me trompiez!... Oh!... je ne répondrais pas de ma fureur, de mon désespoir, Adolphe!

— Ma chère Ermance, allons, ne vous exaltez pas! c'est vous faire de la peine et du mal très inutilement! Qui vous parle de vous tromper!... je n'en ai pas la moindre envie, je vous jure!... Il me semble, ajouta-t-il en souriant d'une manière significative, que je ne demande absolument qu'à vous prouver ma constance et mon amour.

Cette dernière phrase produisit un effet merveilleux sur l'organisation vive et nerveuse de madame de Forestan; elle serra plus fortement le bras d'Adolphe.

— Mon ami, dit-elle avec un frisson dans la voix, nous sommes bien mal ici ! Je crois que nous pouvons sortir maintenant sans danger !... Votre femme est assez loin de nous ; elle cause avec Ernest, et nous oublie !... votre voiture est prête, n'est-ce pas?

— Oui, elle m'attend, répondit Adolphe avec un accent mal assuré. Elle doit être maintenant derrière la porte verte du parc. J'irai vous prendre là dans une demi-heure !.... Vous trouverez la porte entrebaillée... Mais séparons-nous... pour ne pas donner de soupçons ! Allez rejoindre Amélie ! vous direz que je viens de monter en voiture, pour une affaire qui m'appelle à Orléans, et que je serai de retour dans deux heures ! Justement je devais aller aujourd'hui chez mon notaire.... Mon

absence semblera très naturelle. Ermance, je vous attends. Soyez prudente.

La vicomtesse pressa contre son cœur la main d'Adolphe, et le quitta précipitamment pour aller rejoindre Amélie, qui devait être assez loin avec Ernest.

Dernouville respira comme soulagé d'un pénible fardeau; il s'assit morne et pensif sur un banc de pierre. et demeura quelque temps, la tête dans ses deux mains, comme un homme qui médite profondément.

Voici ce qu'il se disait dans le fond de son âme :

— Cette femme me gêne!... Son amour

me fatigue ! Comment faire pour rompre une liaison qui n'a plus de charmes pour moi ! Oh ! j'aurai beaucoup de peine à reprendre ma liberté. Je ne sais pourquoi, mais cette femme m'est presque odieuse, maintenant !... C'était bon l'an dernier, quand j'étais encore passablement novice ! mais aujourd'hui que je sais le monde ! c'est autre chose !... En vérité, par momens, quand je songe à l'âge de la vicomtesse et au mien, je me trouve horriblement ridicule ! Cette maudite lettre, je ne puis l'oublier !... elle a fait en moi une métamorphose ! Après tout, c'est peut-être pour le mieux ! Il était bien temps que cela finît ! Avant six mois, je parie que madame de Forestan sera presque une vieille femme ! Elle a trois ou quatre plis sur le front qui sont effroyables au soleil !... Pauvre Amélie, franchement, t'abandonner pour une

femme qui touche à la quarantaine! Oh ! ce serait absurde! à la bonne heure au moins Alexandrine!... ses vingt ans ne sont pas à dédaigner!... Par ma foi, comme les goûts changent! moi qui ne pouvais souffrir les jeunes personnes, et qui n'appréciais que les beautés mûres!... j'étais un véritable écolier de troisième! Décidément quand on est jeune, il faut une maîtresse jeune!

— Mais ne laissons point passer l'heure, murmura-t-il en tirant sa montre. Elle doit être déjà dans l'allée des maronniers.... Oh! véritablement, je fais un coup de maître!... Je ne me reconnais plus!... La mère et la fille!...

Il se mit à sourire, mais soudain l'ex-

pression de son visage devint très sombre.

— J'ai beau faire! je ne suis pas un roué!.. Je voudrais avoir le cœur de Lovelace!.. Malgré moi, je frissonne!. j'ai des scrupules qui ressemblent à des remords!. Oui, ce que je fais est mal !. Ma conduite n'est pas celle d'un galant homme! Pauvre chère Amélie! comme je t'ai récompensée cruellement de ton amour! Ah ! par momens, je regrette d'avoir connu cette femme !... Elle a changé ma nature!... Elle m'a entraîné sur une pente rapide, qui mène peut-être au malheur!.. N'importe! il faut continuer!... Les remords maintenant ne sont plus qu'une voix importune qu'il faut étouffer à deux mains!... D'ailleurs, à raisonner la chose philosophiquement, je ne fais de mal à personne!... Je m'amuse, voilà tout! je

tâche de répandre quelques fleurs sur cette vie aride et monotone ! Je profite de ma jeunesse et du plaisir qui s'offre à moi !... Parbleu, la sagesse me viendra trop vite !... Il faut que je vive maintenant, que je vive bien, pour tout le temps que j'ai perdu à lire les poètes et les philosophes ! Amusons-nous, pardieu ! amusons-nous ! Amélie n'en saura rien !.. Mon Amélie! comme elle est aimante et bonne!.. Ah ! certes, elle vaut mieux que la mère et la fille ! Elle est plus jolie, sans doute ! Oui, mais c'est ma femme ! ma femme ! ce mot-là tue l'amour. Seulement, de la prudence ! sachons désormais tout concilier, l'amour légitime et l'autre...

Il se leva de son banc, et regarda une seconde fois à sa montre.

— Elle est au rendez-vous, maintenant, murmura-t-il, dépêchons-nous. Il quitta le rond-point de verdure, et s'éloigna précipitamment. Il venait d'entendre à quelque distance dans une allée transversale sa femme et le jeune de Forestan, qui semblaient s'approcher à grands pas.

II

Amélie marchait très vite comme si elle eût voulu fuir Ernest qui la suivait en lui parlant.

Ils paraissaient tous deux fort agités. Amélie était pâle et son visage exprimait une sorte de frayeur indéfinissable.

— Non, disait-elle d'une voix tremblante, ne me suivez pas, monsieur Ernest!... je vous en prie!... Oh! laissez-moi, laissez-moi!...

— Madame! au nom du Ciel!... Oh! ne me repoussez pas!... dit Ernest avec une inflexion tendre et suppliante. Vous le savez, mon seul bonheur c'est d'être auprès de vous! c'est de vous voir et d'entendre votre voix si douce qui va au cœur!...

— Mon Dieu! Ernest!... monsieur Ernest! songez qu'on peut nous entendre!... Votre langage, votre obstination singulière à me suivre!... tout cela pourrait être mal interprété!... Votre sœur est toujours à nous épier! elle est peut-être cachée

dans quelque taillis!... Mon Dieu!... elle est si vindicative! elle ne vous aime pas! et pour vous nuire, elle répéterait toutes vos paroles!... elle les exagérerait!... Pensez-y donc, monsieur Ernest, si quelque rapport perfide, quelque lettre anonyme arrivait jusqu'à mon mari!... Ce ne serait pas la première fois!... et j'ai toujours soupçonné Alexandrine de cette méchanceté....

— Elle en serait bien capable, j'ai honte de l'avouer, dit Ernest en promenant autour de lui des yeux inquiets, mais vous pouvez être tranquille; ma sœur n'est pas dans le parc. Elle est rentrée au salon pour lire. Elle ne pense pas à nous, je vous jure!... Oh! ne me fuyez pas!... Amélie, restez encore!... j'ai tant de joie ineffable

à causer avec vous !... et c'est un bonheur que vous m'enviez maintenant !... Je le vois, je le vois, aujourd'hui ma présence vous fatigue !... je ne suis plus pour vous un ami, un confident !...

— Toujours, toujours, Ernest, dit-elle avec attendrissement. Dieu m'est témoin que de tous les hommes c'est vous qui m'êtes le plus cher... après Adolphe !...

— Après Adolphe ! répliqua douloureusement Ernest en secouant la tête. Ah ! qu'il est heureux, Adolphe !... Il occupe la meilleure place dans votre cœur ! vous l'aimez ! vous l'aimez toujours !... Et cependant, qu'a-t-il fait pour cela ?... qu'a-t-il fait pour obtenir une félicité que je voudrais payer de mon sang, de ma vie,

de mon âme!... Vous seriez morte pour le rendre heureux, et toutes les larmes que vous versez depuis si longtemps, c'est lui, c'est lui seul qui vous les fait répandre!...

— Ernest!... que dites-vous?...

— Oui, vous l'aimez, madame, et il ne vous aime pas!...

— Vous êtes bien cruel de me dire une chose semblable, Ernest, répondit-elle avec un soupir. Pourquoi vouloir m'arracher le peu de joie qui reste encore au fond de mon cœur, pourquoi vouloir éteindre mon dernier rayon d'espérance!.. Vous dites qu'il ne m'aime pas, Ernest... Hélas!... il n'est plus le même, j'en con-

viens! il m'a coûté bien des sanglots, bien des nuits affreuses et sans sommeil!... mais il se repent maintenant, il déplore avec amertume toute la douleur qu'il a répandue sur mes jours!

— Vous le croyez, Amélie! vous le croyez!

— Oui, je le crois, Ernest, car il ne sait pas mentir! Il est convenu franchement avec moi de tous ses torts... ils sont moins grands sans doute que je ne le pensais d'abord... Il m'a demandé pardon, et je n'ai pas eu le courage de refuser... Hélas! j'ai fait ce que j'ai pu, moi, pour oublier le passé... j'y parviendrai peut-être! Adolphe a toujours eu de l'affection pour moi, une affection véritable et profonde!

— Une affection profonde! interrompit Ernest avec un rire plein de souffrance. Ah! voilà donc tout ce que vous demandez! de l'affection! rien de plus! et ce froid sentiment vous suffit! A votre âge, Amélie, quand le cœur est jeune et bouillonnant, il faut de l'amour! il faut un cœur qui batte à l'unisson du vôtre! et ce cœur, ce n'est pas Adolphe qui vous le donnera maintenant! Toute sa tendresse, toute son affection véritable et profonde, comme vous le dites, eh bien! ce n'est qu'une dérision amère!...Qu'il vous donne son amour, à la bonne heure! ou du moins qu'il vous le rende!... Mais non, c'est impossible!...Il n'a jamais eu d'amour pour vous!... L'amour n'est pas un feu qui s'éteigne après quelques jours d'ivresse et de bonheur! Oh! non, je le sais, Amélie, l'amour est durable! l'amour est éternel!

— Hélas ! rien n'est éternel ici-bas, repartit madame Dernouville en essuyant une larme, ni l'amour, ni l'amitié, rien!.. Tout s'use ! tout finit.

— Oh! non, ce que vous dites-là est désespérant! vous ne le pensez pas! c'est impossible! Oh ! mettez la main sur mon cœur, Amélie!.. Il dément vos cruelles paroles!... Malheureux que je suis !... ô Dieu! que ferai-je de tout cet amour qui déborde à torrent de mon cœur ! Ah! si vous n'étiez pas la femme d'un autre, Amélie !...

— Ernest, je vous en conjure, dit-elle en tombant épuisée sur une chaise faite en branches d'arbre, ayez pitié de moi!.. Donnez-moi du courage, au lieu de vou-

loir m'ôter le peu qui m'en reste!... Hélas! vous dites que vous êtes malheureux!.. Vous n'êtes pas le seul, peut-être, Ernest!...

— Amélie! chère Amélie!

— L'avenir me paraît bien triste et bien décoloré, continua-t-elle. Ernest, hélas! pourquoi n'êtes-vous pas mon frère!.. vous êtes bon!... je vous aimerais!...

— Vous n'êtes pas ma sœur, Amélie, dit-il avec une exaltation difficile à peindre, et pourtant!.. je vous aime! faites comme moi!...

— Ernest! ah! votre cœur aurait compris le mien!...

— Ils étaient faits l'un pour l'autre! s'écria-t-il.

Et soudain, agité d'un tremblement convulsif, il pressa la main de madame Dernouville avec ses lèvres frémissantes.

— Ernest, que faites-vous? On vient, murmura-t-elle saisie de frayeur, éloignez-vous! au nom du ciel!

Ernest disparut promptement dans une allée obscure. Son cœur bondissait de joie. Il avait compris qu'il était aimé.

III.

Le bruit qu'Amélie venait d'entendre, c'était celui de madame de Forestan qui s'avançait avec précipitation.

Elle paraissait en proie à une agitation violente; sa physionomie exprimait le trouble et la colère. Elle se retournait à

chaque instant, et promenait ses regards de tous côtés, comme pour chercher quelqu'un.

Amélie demeurait toujours assise dans un enfoncement de feuillage qui formait comme un berceau. Elle suivait avec inquiétude tous les mouvemens de la vicomtesse, et retenait sa respiration, comme si elle eût craint d'être entendue.

— Où peut-il être? murmurait la vicomtesse. Oh!... c'est insupportable!... Voilà plus d'une demi-heure que je le cherche!...

— De qui parle-t-elle? pensa madame Dernouville.

— C'est un mal-entendu, sans doute!

reprenait la vicomtesse avec une impatience qui se peignait dans sa démarche et dans tous ses gestes ! Je parie qu'il me cherche aussi de tous côtés dans le parc ! Mon Dieu ! quel contre-temps !... Il n'en fait jamais d'autres, maintenant.

L'attention d'Amélie redoublait à chaque mot de madame de Forestan.

— Non ! non !... reprit cette dernière en portant son mouchoir à ses yeux, pour esssuyer une larme que le dépit venait d'en arracher !... Tout cela, c'est arrangé d'avance ! c'est fait avec intention !... Il veut me donner le change !... Il veut se débarrasser de moi !.. Il ne m'aime plus !.

Madame Dernouville tressaillit et se leva convulsivement.

— Il ne m'aime plus! reprit la vicomtesse, en s'arrêtant tout à coup morne et rêveuse, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Elle était alors dans le rond-point où madame Dernouville était assise. Elles ne se trouvaient séparées l'une de l'autre que par une très faible distance.

Quoique la vicomtesse ne parlât qu'à demi-voix, son accent était clair et distinct, et madame Dernouville pouvait facilement entendre ce monologue, à l'exception de quelques mots auxquels son interprétation jalouse et furieuse suppléait sans peine.

— Oh! je suis sûre qu'il ne m'aime

plus, qu'il me trompe! ajouta la vicomtesse après un instant de silence. Il s'est réconcilié avec sa femme.

Amélie s'avance tout à coup vers la vicomtesse. Celle-ci recule de surprise.

— Madame, vous m'avez dit tout à l'heure que mon mari venait de monter en voiture pour aller à Orléans?...

Amélie balbutiait, tant son émotion était forte.

— Oui, madame!... il me l'a dit du moins... repartit la vicomtesse avec une inflexion étrange.

— Je présume qu'une affaire très im-

portante l'oblige à s'absenter, madame ; néanmoins un départ si prompt m'étonne ! Il ne m'avait parlé de rien.

— En effet, il semblait fort pressé, ma chère Amélie ! Il faut bien que M. Dernouville ait un motif grave, pour s'absenter ainsi une heure ou deux... Autrement, vous conviendrez avec moi, continua-t-elle avec une expression de contrariété fort sensible, vous conviendrez qu'il aurait mieux fait de remettre son voyage à demain ! Quand on invite les gens à venir passer la journée chez soi, il me semble que le premier devoir d'un maître de maison est de leur tenir compagnie.

La vicomtesse avait des larmes dans la

voix, elle faisait tout son possible pour cacher sa mauvaise humeur, mais inutilement.

— Mon Dieu! madame, reprit Amélie avec beaucoup de douceur, je suis désolée que cette absence d'une heure ou deux vous contrarie à ce point. Je vous demande pardon pour mon mari! et je suis sûre qu'il ose compter sur votre amitié, sur votre extrême indulgence!... Depuis une quinzaine de jours, en effet, il a été forcé d'aller plusieurs fois à Orléans, chez son notaire, pour quelques affaires d'intérêt... Je ne sais trop lesquelles. Il ne m'a rien dit de précis...

— Mais où peut-il être?.. murmurait la vicomtesse, qui n'écoutait pas Amélie.

Comment se fait-il que cette voiture ne se soit pas trouvée à l'endroit indiqué?...

Tout à coup elle jette un cri de surprise.

— Qu'avez-vous, madame? demande Amélie.

— Tenez! là!... c'est lui! dit la vicomtesse en étendant la main devant elle.

Amélie regarde au bout de l'avenue que madame de Forestan indiquait du geste.

—C'est la voiture d'Adolphe qui vient de passer, dit Amélie frappée d'étonnement. Il ne fait donc que de partir?..

— Oh! le misérable!... le misérable!... s'écrie la vicomtesse en courant vers la grille.

Mais la voiture était déjà bien loin; elle disparut bientôt dans un tourbillon de poussière.

Amélie n'avait point compris l'exclamation furieuse de madame de Forestan.

— Elle n'a plus sa raison, pensait-elle en voyant l'agitation singulière de la vicomtesse.

Elle rejoignit enfin madame de Forestan.

— Je vous en prie, madame, expliquez-vous, dit Amélie avec intérêt.

— Ah! vous ne l'avez donc pas aperçu! s'écria la vicomtesse en se tordant les mains. Il est dans cette voiture!... avec une femme!...

— Avec une femme!

— Oui!... j'ai bien vu cette femme!... mais je ne l'ai pas reconnue!... Elle a mis la tête à la portière!... et s'est retirée tout à coup!... Cette femme!... oh! c'est sa maîtresse!... Le malheureux!...

—Que dites-vous, madame? Êtes-vous bien sûre de ce que vous dites? Oh! non!... c'est impossible! vous n'avez pas vu cela!... Non, il n'est pas dans cette voiture avec une femme!...

Amélie suffoquait ; ses paroles étaient incohérentes, confuses.

— C'est un misérable ! vous dis-je !... C'est un infâme !... s'écria madame de Forestan avec un torrent de pleurs.

— Madame !... je vous en conjure!... modérez vos transports !... songez devant qui vous parlez !... C'est mon mari !

— C'est mon amant ! s'écria la vicomtesse avec une fureur concentrée.

— Malheureuse !

— Il nous trompe ! il nous trompe toutes les deux, le lâche !...

La vicomtesse pleurait et sanglotait.

— Oui ! j'étais bien sûre qu'il me trahissait, poursuivit-elle. Oh ! mais quelle fausseté ! quelle hypocrisie ! Adolphe ! Adolphe ! malheur à la femme que tu aimes, et pour qui tu m'abandonnes !

— Ainsi donc, tout est vrai ! dit sourdement madame Dernouville en regardant la vicomtesse avec une expression de colère et de mépris indicible. Vous m'avez trahie de la manière la plus atroce ! vous avez effrontément séparé le mari de sa femme ! vous avez corrompu de vos affreux principes le cœur d'un honnête homme !... Honte et malheur à vous, madame !... Oh ! vous serez punie ! le ciel est juste !...

Amélie s'éloigna de la vicomtesse avec indignation.

Une heure après, madame de Forestan était encore à la même place, immobile et le front appuyé contre les barreaux en fer de la grille.

Ses yeux ne pleuraient plus, un feu sombre y brillait par moment comme un éclair; ses joues étaient pâles et frémissantes.

Elle songeait à la vengeance.

TROISIÈME PARTIE.

I

Madame de Forestan était enflammée d'une si violente colère, que d'abord elle ne voulait rien ménager ; et que si Dernouville fût revenu tout à coup, elle l'aurait poursuivi des plus sanglans reproches, en présence du vicomte lui-même. Par bonheur, Adolphe tarda quelques heures

encore, et le courroux de la vicomtesse eut le temps de se calmer un peu. Elle comprit qu'elle ne pouvait faire un éclat sans se perdre; et l'idée seule du vieux comte de Forestan qui paraîtrait soudainement peut-être la vengeance à la main, cette idée qui la glaçait de crainte, lui conseilla la prudence.

Mais quand elle put entretenir Adolphe en particulier, alors elle donna un libre cours à sa fureur, et voulut à toute force connaître le nom de la femme qu'elle avait aperçue avec lui dans la voiture.

Dernouville eut beau se renfermer dans un système de dénégation complète, et protester qu'elle avait mal vu, elle ne

voulut pas prendre le change, et jura de se venger.

Adolphe, pour couper court à toutes les récriminations, ne vit rien mieux que de se fâcher et d'élever la voix plus haut que cette femme outragée qui l'accusait.

Pendant cinq ou six jours, il ne remit pas le pied au château et ne répondit pas aux lettres désespérées de madame de Forestan.

Mais l'indignation juste et calme de sa femme le frappa bien plus vivement au cœur.

Elle lui dit qu'elle savait tout, que maintenant il pouvait se considérer comme

libre, qu'ils n'étaient plus rien l'un pour l'autre, et que les derniers liens d'amour et d'estime, qui l'attachaient naguère encore à lui, étaient pour jamais rompus.

Adolphe, accablé par les reproches de sa conscience, fut sur le point de se jeter aux pieds d'Amélie, en demandant pardon; mais, dominé par l'amour-propre, il se contint, et laissa la vanité et les mauvaises passions l'emporter sur le remords.

L'harmonie fut donc encore une fois troublée au sein du jeune ménage, et désormais tout espoir de réconciliation s'évanouit dans leur cœur.

Le vicomte, fort affligé de ne plus voir

M. et madame Dernouville, alla plusieurs fois les inviter lui-même à dîner, mais il n'essuya que des refus, motivés tant bien que mal sur la santé chancelante d'Amélie et les affaires d'Adolphe.

Plusieurs jours de suite, Ernest vint s'informer des nouvelles de madame Dernouville, qui refusa de le recevoir, sous prétexte qu'elle était trop souffrante. Le pauvre jeune homme, comprenant bien qu'Amélie ne voulait plus se trouver seule avec lui, s'en retourna le cœur gonflé de chagrin et les yeux pleins de larmes.

Amélie fut plus triste encore peut-être ; car plus que jamais elle aurait eu besoin d'entendre les paroles douces et consolantes d'un ami véritable. Elle repassait

douloureusement dans son esprit toutes les qualités aimables d'Ernest, et sa chaleur d'âme et sa générosité de sentimens ; elle ne pouvait s'empêcher de comparer cette excellente nature, naïve et sincère encore, malgré les passions orageuses d'une ardente jeunesse, avec Adolphe, qu'elle avait cru si noble et dont l'amour était déja blasé et vide d'illusions.

Quand elle pensait aux trahisons d'Adolphe, elle faisait tout son possible pour le haïr et s'abandonnait par momens à des projets de vengeance qu'elle repoussait ensuite avec indignation.

Elle se disait bien qu'après la conduite indigne et perfide de son mari, elle ne lui devait plus rien et n'était plus sa femme

qu'aux yeux du monde; mais tout à coup, à cette idée, elle frissonnait comme à la pensée d'un crime, et versait des torrens de pleurs.

Elle résolut un jour de tenter un dernier effort sur Dernouville et d'exciter en lui tous les aiguillons de l'amour-propre et de la jalousie. Elle lui parla d'Ernest avec une emphase extraordinaire, exalta singulièrement l'esprit de ce jeune homme, et sa gracieuse tournure, l'élégance et la finesse de sa taille, sa physionomie douce et mélancolique qui était faite pour lui gagner tous les cœurs : Adolphe se mordit les lèvres avec un dépit secret, mais, devinant tout à coup l'intention d'Amélie, il se mit à renchérir encore sur l'éloge d'Ernest, et le vanta froidement avec une

exagération maligne et railleuse, à laquelle madame Dernouville ne put se méprendre.

Il croyait pouvoir être parfaitement sûr de sa femme, et ne craignait point qu'elle songeât à la vengeance. Les principes rigides et inébranlables d'Amélie le rassuraient complètement, et ne permettaient pas même à la jalousie de s'éveiller au fond de son âme, bien qu'il y fût naturellement assez porté.

Cependant le vicomte de Forestan fut troublé un jour dans son bonheur tranquille de naturaliste. Il reçut de son père une lettre, ainsi conçue :

« Mon fils, il se passe chez vous des

« choses que je ne puis souffrir. Je suis « forcé de vous ouvrir les yeux! Votre « femme mène une conduite scandaleu- « se!... votre femme vous déshonore peut- « être!... On dit partout que M. Dernou- « ville est son amant! je ne le crois pas!... « non, je ne veux pas le croire!... Autre- « ment, je le jure devant Dieu, le crime « serait déjà puni, et la main d'un vieil- « lard aurait déjà vengé le nom des Fores- « tan!... Je vous l'ai dit souvent, mon « fils, vous avez toujours été pour votre « femme d'une indulgence qui est de la « faiblesse! Vous n'avez jamais surveillé « sa conduite!... mais je la surveille, moi! « Dites-lui que j'ai les yeux sur elle, et « que je lui conseille fort de ne pas don- « ner prise aux malveillans discours, car « la moindre imprudence pourrait lui

« coûter cher! Dites-lui qu'elle se rap-
« pelle M. de Formont!...

« Si vous respectez les cheveux blancs « de votre père, mon fils, rompez toutes « relations avec ce M. Dernouville! Je « vous en conjure, je vous l'ordonne! »

Ce n'était pas la première fois que le vicomte recevait une lettre semblable de son père, mais jamais le vieux comte ne s'était exprimé d'une manière si terrible et si menaçante.

Le naturaliste fut comme foudroyé à la lecture de ces lignes formidables. Il ne les comprit pas d'abord, et fut obligé de

les relire cinq ou six fois de suite avant d'en saisir à peu près le sens. Sa préoccupation fut si profonde qu'il oublia de prendre un grand papillon à queue de fenouil, qui était entré par hasard dans son cabinet.

Il eut d'abord l'intention de montrer cette lettre à sa femme et de lui demander l'explication d'un si étrange mystère ; mais il crut devoir attendre encore, et descendit au jardin pour rafraîchir un peu sa tête brûlante, et se livrer à ses réflexions.

Le ciel était couvert de gros nuages noirs, à travers lesquels un rayon de soleil pénétrait de temps à autre, terne et blafard. Un vent lourd s'abattait par mo-

ment dans les feuilles et présageait un orage.

Le vicomte emporta machinalement sa pelote et son échiquier, et se dirigea vers le parc.

Après cinq ou six minutes de marche, il s'arrêta pour relire sa lettre, et s'assit sur un banc à quelque distance d'un petit kiosque situé à l'entrée du parc, et dans lequel Alexandrine avait l'habitude de venir dessiner depuis plusieurs jours.

— Diable! diable! murmura le vicomte en hochant la tête, il se passe chez moi des choses... et quelles choses, s'il vous plait! Je voudrais bien voir!.. mais c'est impossible!... c'est une alléga-

tion qui n'a pas le sens commun!... Ma femme mène une conduite scandaleuse... Oh! voilà qui est fort, par exemple, très fort!... Ermance, un ange!.. un ange esclave de l'opinion publique, et qui trouve un bonheur infini dans l'accomplissement de ses devoirs!.. Il faut, ma parole d'honneur, que mon pauvre père ait cruellement baissé, pour croire des sornettes pareilles!.. Mais, voyons donc, qu'est-ce qu'il dit encore!... ce n'est pas tout!..

— Diantre! s'écria-t-il en frappant du pied, corbleu! ventrebleu! sac à papier!.. *Votre femme vous déshonore, peut-être! On dit que M. Dernouville!...* Oh! c'est une indignité!.. c'est une infamie!.. c'est une lâcheté! un mensonge, une absurdité!... mon épouse, elle, me

déshonorer!.. Et comment cela, je vous prie?... Je voudrais bien voir!.. Elle, madame la vicomtesse de Forestan, née Bertoche, de Bertoche, la fille du baron de Bertoche!.. oh! pas possible!... Physiquement impossible! Si jamais femme a été vertueuse! c'est la mienne! Si jamais époux a été moralement sûr de son épouse, c'est moi, sac à papier! Oh! si je tenais les calomniateurs!...

Un papillon blanc venait de se poser par terre à trois ou quatre pas du vicomte. Il interrompit son fougueux monologue pour jeter l'entonnoir de gaze sur le pauvre insecte plébéien, qui paya cruellement pour les calomniateurs; car le naturaliste indigné lui arracha la tête pour l'adapter au corps d'un autre papillon moins vulgaire, à qui les mites

avaient dévoré les antennes. C'est ainsi qu'autrefois le peuple romain appliquait de nouvelles têtes aux statues impériales décapitées par les révolutions, et mettait sur les épaules du vieux Galba le chef frisé du voluptueux Othon ou celui du gros Vitellius.

— C'est une chose bizarre et désolante, reprit le vicomte, après la décollation du malheureux lépidoptère, c'est une chose vraiment déplorable que la calomnie s'attache aux femmes les plus pures, comme la mite carnivore aux plus beaux papillons!... Il faut que les langues aient bien du venin! Pauvre femme, incomparable femme! Ermance!... Ermance de mon cœur, va, tu peux être tranquille, les méchans ne parviendront jamais à ternir ta réputation, pas plus que ce vil in-

secte dont je parlais tout à l'heure ne réussira, dans sa rage impuissante, à flétrir le merveilleux éclat du grand Sarpedon de l'Indostan!... Il est vrai que mon Sarpedon a le ventre et le corselet bourrés d'arsenic, et que c'est un fameux préservatif!... Mais n'importe!... une bonne, une excellente renommée, des mœurs pures et innocentes, un mari qui t'aime et te respecte, et qui te défendrait au besoin jusqu'à la dernière goutte de son sang, tout cela, j'espère, est une cuirasse assez bien trempée pour repousser les traits empoisonnés de la calomnie.

— Diable! diable! mais j'y pense, continua-t-il en se frappant le front comme illuminé d'une inspiration subite. Ce bruit ridicule, c'est très probablement la jalousie ombrageuse de madame Der-

nouville qui l'a fait naître... Oui, certes, il n'en faut pas davantage! et la chose, encore envenimée par des bouches ennemies, sera parvenue jusqu'aux oreilles de mon père, qui n'a jamais été parfaitement disposé pour ma femme!... Oh! mais cela passe la permission!... Il faut que mon pauvre père ait entièrement perdu la tête!... qu'il tombe en enfance!... Au fait, cela n'est pas impossible! à soixante-dix ans passés!... avec une goutte rongeuse qui lui travaille le cerveau!... Eh! vraiment, j'étais bien simple aussi de me préoccuper d'une lettre pareille! C'est le délire d'un vieillard! C'est une folie! N'y pensons plus! et faisons un tour de chasse avant que la pluie ne tombe, car ça ne va pas tarder! Quand l'orage commence, c'est le meilleur moment pour triompher des phalènes! Ils s'imaginent que la nuit

est venue, et se mettent à voler en bourdonnant, mais le sommeil engourdit bientôt leurs ailes pesantes, et... Mais je vois ma fille!... C'est toi, ma petite Alexandrine! viens, que je t'embrasse.

Il courut au-devant de sa fille qui se dirigeait précipitamment vers le pavillon, et la serra dans ses bras paternels avec un attendrissement pathétique.

Alexandrine paraissait inquiète et fort troublée.

II

— Eh bien ! où vas-tu comme ça, mon enfant? dit le vicomte en l'embrassant encore une fois.

— Moi, mon père !... je...

— Oui, tu voulais entrer dans ta salle

de dessin, n'est-ce pas? reprit M. de Forestan en lui passant la main sous le menton avec une tendresse pleine de mignardise.

Alexandrine rougissait et pâlissait tour à tour; sa voix tremblait d'une singulière façon; tous ses mouvemens, toute sa physionomie, annonçaient un trouble intérieur si violent, que son père lui-même, qui n'était pas en général très clairvoyant, ne put s'empêcher de le remarquer.

— Mais, qu'as-tu donc, chère petite colombe? demanda-t-il en lui prenant le bras. Comme tu es rouge!...

—C'est le grand air!... répondit Alexandrine en balbutiant. Il y a long-temps que je me promène!...

— Ah! oui, ce n'est pas étonnant; il fait très chaud, et l'influence de l'orage te porte le sang à la tête. Il faut encore faire un petit tour de promenade. Allons, viens, prends mon bras; nous allons visiter, si tu veux, le carré de pommes de terre; je suis persuadé que nous trouverons un sphinx à tête de mort. Allons, viens.

— Mais je ne puis, papa!... En vérité... Je serais bien heureuse de me promener avec toi!... Tu es si bon!.... je t'aime tant... Mais...

— Mais?... Eh bien! quoi? parle!... Que veux-tu dire? Est-ce que tu as du chagrin? Conte-moi ça. Ta mère, peut-être, a grondé un peu!... Allons, ouvre

ton pavillon, nous allons faire une petite conversation tous les deux, bien confidentielle! Ouvre donc! Est-ce que tu n'as pas la clef?

— Non..... je ne crois pas, répondit-elle avec une anxiété croissante.

Et ses regards inquiets se portèrent tout à coup vers le pavillon.

—Mais, parbleu! la clef est sur la porte, dit le vicomte en pressant le pas. Hier soir, probablement, tu as oublié de la retirer.

Alexandrine essaya de retenir son père.

— Eh bien! dit-il avec étonnement, tu m'empêches d'avancer! Pourquoi donc?.. Mais, en vérité, je ne te comprends pas le moins du monde! Comment, tu ne veux pas venir dans ce kiosque, où tu dessines depuis quelques jours du matin au soir?...

— Non, mon père! je t'en prie, continua-t-elle d'une voix profondément émue. Restons ici!...

— Eh bien! soit! viens t'asseoir avec moi sur ce banc! Mais, que diable! il y a donc un mystère dans ce pavillon!...

— Non, je te jure!... Il n'y a rien d'extraordinaire... mes dessins, mes boîtes de couleurs....

— Ah! parbleu! j'y suis! je devine, cria le vicomte en frappant des mains comme pour applaudir à sa merveilleuse sagacité. C'est une surprise charmante que tu veux ménager à ton petit père!... qui t'aime comme la prunelle de ses yeux!... Oui, oui, je comprends! tu es en train de peindre pour ma fête un tableau de papillons!..... Oui, c'est cela même! Pauvre chère mignonnette!..... n'est-ce pas!... n'est-ce pas!

— Eh bien! oui, mon père, dit-elle avec un accent plus assuré. Je veux te ménager une surprise, et je crois que tu seras content.

— Oh! c'est délicieux! c'est charmant, c'est divin! s'écria le naturaliste attendri,

qui dans sa joie délirante faillit étouffer Alexandrine en l'embrassant. Mais dis-moi, cher bijou! cher petit sphinx! aimable paon du jour, quels sont les individus que tu as choisis? As-tu de beaux modèles? des lépidoptères intacts, vierges de toute espèce de déchirures? Il fallait me consulter, cher ange! je t'aurais confié une partie de ma collection! j'aurais dirigé ta jeune inexpérience!... Mais, dis-moi; je t'en conjure, as-tu bien fait le tableau comme je le voulais?.. des fleurs au milieu, du chèvrefeuille, de la valériane, du géranium, oh! oui, du géranium, de grosses touffes de géranium rosa, plante aimée du Moro-sphinx qui tournoie en bourdonnant, et plonge au calice parfumé sa longue trompe en spirale sans jamais reposer un instant ses ailes infatigables!... Ce beau sphinx, tou-

jours de si bonne humeur, l'as-tu représenté fidèlement comme un tourbillon de flamme et de fumée? Hélas! mais que la peinture est impuissante!... avec tout le talent possible, tu ne parviendras jamais à rendre le mouvement perpétuel et rapide de ses ailes, et son carillon funèbre, qui a valu de ma part à cet intéressant fils de l'air, le surnom caractéristique de *Boum-Boum*.

Pendant la période interminable du naturaliste, Alexandrine, qui ne l'écoutait pas le moins du monde, regardait continuellement avec anxiété du côté du pavillon. Tout à coup, un roulement de tonnerre se fit entendre, et de grosses gouttes de pluie tombèrent lourdement sur les feuilles.

— Diantre ! voici la tempête dit le vicomte en courant vers le kiosque. N'attends pas qu'elle éclate et nous foudroie !.. viens, petite, réfugions-nous dans ton sanctuaire, nous continuerons notre charmant entretien sur les insectes, et je te donnerai d'excellens conseils tandis que tu travailleras.

— Non, cher père, non, je t'en prie, dit Alexandrine en le retenant. Je ne veux pas te montrer mon ouvrage avant qu'il soit terminé... tu pourrais mal juger de l'effet ! D'ailleurs, je n'ai pas encore l'habitude de peindre les papillons.

— Eh bien ! c'est justement pour cela que je serais enchanté de surveiller l'exécution de mon tableau ! Songe qu'il doit

figurer dans mon cabinet d'histoire naturelle, et qu'il me faut un véritable chef-d'œuvre. Allons, décidément tu ne veux pas que j'entre?

— Non, je t'en conjure, répondit-elle avec l'accent de la prière et de la frayeur.

— Eh bien! je m'en vais, mon beau petit *nacré*, je ne veux pas pénétrer de force dans l'intérieur de ta coque. J'aurais cependant donné beaucoup pour voir... mais, n'en parlons plus...Adieu, travaille bien, et moi je rentre à la maison! Ventrebleu! sac à papier! quel orage. Oh! je vais être transpercé jusqu'à la moëlle des os... mais tant pis, je me résigne!

Il mit son échiquier sur sa tête en

guise de parapluie, et courut à travers les plates-bandes, pour arriver plus vite.

Ce fut avec une joie très vive qu'Alexandrine le vit s'éloigner : elle s'élança presqu'aussitôt vers les marches du pavillon ; mais au moment de poser les doigts sur la clef, elle s'arrêta comme indécise. Sa main tremblait d'une étrange manière.

— Oh ! mon Dieu ! que vais-je faire ! murmura-t-elle avec épouvante. Malheureuse !... si l'on découvrait ! si ma mère pouvait se douter ! Ah ! je serais perdue !... Quelle honte pour moi !... C'est un crime peut-être !..

Elle fit un pas en arrière, toute frissonnante.

— Alexandrine! venez!... dit faiblement une voix dans l'intérieur du pavillon.

— Il m'attend! reprit-elle, J'ai promis!... Il n'y a plus à reculer!... D'ailleurs, j'ai pour m'excuser l'exemple de ma mère!... Pourquoi ne ferais-je donc pas ce qu'elle fait!... Allons! allons! n'hésitons plus.

Ce disant, elle ouvrit la porte avec résolution, et retira la clef de la serrure.

Puis la porte du pavillon se referma violemment.

III

Ce pavillon n'était percé que d'une seule fenêtre qui donnait peu de jour, et qu'on apercevait à peine au dehors, car elle était presque entièrement masquée par des branches d'arbre et une touffe de lierre et de plantes grimpantes. Cette petite rotonde mystérieuse, dont Alexandrine avait fait de-

puis quelques jours son atelier de peinture, était parfaitement éclairée par un châssis vitré qui formait le plafond ; de sorte que par les temps les plus sombres, par la pluie comme par le soleil, il pénétrait toujours assez de lumière pour qu'on pût dessiner et peindre, beaucoup plus commodément que partout ailleurs dans le château.

Cependant Alexandrine ne semblait avoir pris en affection cette espèce de boudoir champêtre que depuis peu de jours; auparavant elle n'y venait travailler que rarement, et n'y restait presque jamais plus d'une heure ou deux. Mais, à présent, elle y passait, pour ainsi dire, des journées entières, et n'en sortait absolument qu'à l'heure du dîner.

Ce brusque changement dans les habitu-

Ce brusque changement dans les habitudes d'Alexandrine n'avait point échappé aux regards perçans et scrutateurs de sa mère. Celle-ci n'avait fait encore aucune observation à sa fille, mais elle la surveillait avec plus d'attention, et se promettait bien d'éclaircir un mystère qu'elle ne pouvait comprendre. Depuis une huitaine de jours, elle n'avait pas vu Dernouville en particulier, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. Elle comprenait bien qu'Adolphe voulait rompre avec elle, et cette idée la torturait cruellement dans sa vanité de femme et dans son amour; car elle aimait passionnément Dernouville, et souffrait profondément de se voir délaissée.

Elle était bien sûre qu'Adolphe l'avait abandonnée pour une autre femme, mais

quelle était cette femme? Voilà ce que madame de Forestan ne pouvait deviner, et néanmoins, des soupçons étranges et poignans tourmentaient de temps à autre son imagination malade : elle se rappelait que depuis une quinzaine de jours Adolphe était d'une galanterie et d'une prévenance singulière pour Alexandrine; elle croyait même parfois avoir surpris entre eux quelques gestes, quelques regards d'intelligence. Alors elle frémissait de colère et de douleur, et, comparant la beauté jeune et fraîche de sa fille avec la sienne qui se fanait chaque jour davantage, elle sentait sa poitrine se gonfler de fiel et d'amertume; des larmes brûlantes sillonnaient ses joues.

A peine Alexandrine venait-elle d'en-

trer dans le pavillon, que la vicomtesse sortit tout à coup d'une allée sombre, et s'approcha de la porte, en marchant sur la pointe du pied.

—Que vient-elle faire ici? pensait-elle. Rien, certainement; il y a dans tout ceci quelque chose d'incompréhensible!..Tout à l'heure, ayant d'entrer, elle a bien regardé si personne ne pouvait la surprendre!... Depuis ce matin je l'observe!... J'ai fait ce que j'ai pu pour la retenir auprès de moi!... Elle a trouvé le moyen de s'échapper!... Il faut absolument que je sache!... Que peut-elle faire dans ce pavillon?.... Sa passion subite pour la peinture!... ce n'est pas naturel!... Oh! c'est un prétexte, sans doute!... Elle écrit peut-être!... elle écrit à ses camarades

de pension des lettres qu'elle veut me cacher !... Oui, je n'en doute pas, je vais surprendre une correspondance secrète !.. avec un jeune homme, peut-être !... Oh ! quelle idée !... quelle idée !... mon Dieu !.., C'est à me rendre folle !... c'est à me faire commettre un crime !..... Adolphe !..... Adolphe !... Oh ! s'il était vrai !... L'ingrat !.... l'ingrat !..... s'il me dédaignait pour ma fille !... Elle l'aime !... Je ne sais pourquoi j'ai cette pensée !... mais je suis sûre qu'elle l'aime !... Grand Dieu ! quel bruit !...

Elle venait d'entendre parler à demi-voix dans le pavillon.

Alexandrine n'était pas seule.

Madame de Forestan, agitée d'un trem-

blement convulsif, penche et colle son oreille au trou de la serrure... Elle n'entend plus rien. Mais tout à coup le bruit recommence !... C'est comme deux voix qui se répondent, l'une tendre et suppliante, l'autre faible et craintive !... Puis elle entend comme le bruit d'un baiser.

— Alexandrine! Alexandrine! s'écrie-t-elle en frappant avec force contre la porte. Que faites-vous là?... Ouvrez.

Elle ne reçoit aucune réponse.

— M'entendez-vous, Alexandrine? reprend-elle avec un accent impérieux et sévère. Je vous ordonne de m'ouvrir.

— C'est vous, maman?.. dit Alexandrine

d'une voix émue. Vous m'appelez?...

— Je vous dis encore une fois de m'ouvrir!,.. à l'instant même.

—Oui, maman, j'y cours!... Rien qu'un instant, une seconde.

— A l'instant même, vous dis-je? ou j'appelle votre père!... Je fais enfoncer cette porte!...

La vicomtesse frappait à coups redoublés; sa voix était haletante et voilée par la colère.

Et, comme Alexandrine ne se hâtait pas d'ouvrir, sa mère reprit avec encore plus de force.

— Malheureuse ! vous n'êtes pas seule !

— Si, maman, je vous jure !... balbutia la jeune fille avec une intonation de frayeur indéfinissable.

Au même instant, la fenêtre de l'atelier fut ébranlée violemment dans l'intérieur ; on la secouait rudement pour l'ouvrir ; mais le bois des châssis, gonflé par l'humidité, et les gonds couverts de rouille, résistaient opiniâtrement aux plus vigoureux efforts.

La vicomtesse s'élança derrière le pavillon, et distingua un instant, à travers les rideaux de mousseline, une main qui n'était pas celle d'une jeune fille.

— Alexandrine ! s'écria-t-elle avec em-

portement, voulez-vous bien ouvrir!... ou j'appelle le jardinier! et je fais jeter bas cette porte à coups de pioche!..... Malheur à vous, si vous tardez à m'obéir.

— Jean! cria-t-elle d'une voix vibrante de colère, apportez votre bêche!... courez!...

Cette exclamation furibonde produisit un effet magique. La porte s'ouvrit aussitôt; mais Alexandrine, pâle et tremblante, la tenait à deux mains, comme pour défendre l'entrée du pavillon à sa mère.

— Un homme est avec vous, malheureuse!... Quel est cet homme!

— Je suisseule!... je vous jure!... bégayait Alexandrine, les joues blanches comme de l'albâtre.

— Vous mentez, vous dis-je!... quelqu'un est avec vous!... Je vais savoir qui!...

Alexandrine se mit tout à coup devant la porte, et barra le passage avec son corps et ses deux bras qui frissonnaient.

— Quoi!.. malheureuse!..vous osez!..

Et la vicomtesse essaya de la repousser en arrière, mais inutilement.

— Vous n'entrerez pas, ma mère! dit

sourdement Alexandrine, dont les dents claquaient.

— Ah! je n'entrerai pas!.. et qui donc pourra m'en empêcher?...

Alors ce fut une véritable lutte. La vicomtesse, haletante, étreignait avec force les deux mains d'Alexandrine, qui faisait d'incroyables efforts pour repousser la porte contre sa mère.

Pendant ce temps-là, on ébranlait toujours la fenêtre avec violence, mais elle ne cédait pas et les vîtres se brisaient avec fracas les unes après les autres.

— Jean! s'écriait la vicomtesse, allez

appeler mon mari!... tous mes domestiques! Venez tous!

Mais le jardinier était beaucoup trop loin, pour que la voix de sa maîtresse, affaiblie par la fatigue de cette lutte opiniâtre, pût arriver jusqu'à lui. Il ne bougeait pas et continuait à déterrer des pommes de terre en sifflant.

Enfin, la vicomtesse, épuisée de lassitude, et dans une exaspération impossible à rendre, frappa sa fille au visage.

— Ah! vous me frappez!... dit sourdement Alexandrine en secouant la tête avec menace. Mais vous ne savez donc pas que je peux vous perdre!... Tenez!... voyez cette lettre!...

Madame de Forestan poussa un cri terrible et faillit tomber à la renverse. Elle venait de reconnaître une lettre qu'elle avait écrite la veille à Dernouville, en lui faisant mille protestations d'amour, et le suppliant de revenir.

— Cette lettre!... oh! rends-moi cette lettre!... dit-elle d'une voix éteinte.

— Je la garde! répondit Alexandrine d'un air de triomphe.

— Ma fille, je t'en conjure, rends-moi ce papier!... Je ne dirai rien à ton père!.. je te pardonnerai!...

— Non!... non!... ma mère, ne me par-

donnez pas! dites à mon père tout ce que vous voudrez!... Je ne dirai rien, moi!... Cette lettre parlera beaucoup mieux!

— Ah! malheureuse enfant, tu menaces ta mère!...

— Non, je prends ma revanche, répondit Alexandrine, les dents serrées.

— Cette lettre!.. je t'en supplie!

— Non!...

— Ah! tu me refuses! tu me refuses! Je l'aurai bien de force!...

— Essayez!...

Madame de Forestan essaya d'arracher la lettre à sa fille, mais elle vit bien que c'était une chose impossible.

— Oh, Dieu!.. cette lettre, qui te l'a donnée!...

— C'est mon secret!...

— Parle, je t'en conjure! Dis-moi!.. ce n'est pas lui qui te l'a donnée!..

— On ne me l'a pas donnée! je l'ai prise! dit Alexandrine avec un sourire plein d'amertume.

— Mais quelqu'un est dans ce pavillon! reprit la vicomtesse, en s'élançant tout à coup avec impétuosité contre Alexandrine,

qui fit plusieurs pas en arrière de la violence du choc.

— Adolphe! s'écrie la vicomtesse en pénétrant dans l'intérieur du pavillon. Misérable ! vous trahissiez la mère pour séduire la fille !

— J'ai profité de vos leçons, madame, répond froidement Dernouville.

— Ah ! vous êtes un infâme !

— Silence, madame !... Il est inutile de faire un esclandre qui vous perdrait vous et votre fille! reprit Adolphe avec une émotion douloureuse et profonde. Croyez-moi, prenons l'un et l'autre le

meilleur parti, et taisons-nous!... Vous m'avez dit mille fois que l'amour ne pouvait pas durer toujours, et qu'on était fou de résister aux inspirations de la jeunesse et du plaisir!... Il n'y a plus maintenant, il ne peut plus y avoir d'amour entre nous!... Adieu, madame!... adieu, mes yeux s'ouvrent!... Je vois combien j'étais insensé!.. et quelle est ma cruauté folle, mon ingratitude envers cette douce et incomparable Amélie, que j'ai rendue pour vous si malheureuse!

— Ah! vous êtes un indigne, monsieur, murmura la vicomtesse au milieu des sanglots. Il ne vous suffisait donc pas de me tromper, de me trahir!.. cette lettre que j'ai eu la faiblesse de vous adresser, vous êtes assez lâche pour l'avoir livrée à

ma fille, qui veut s'en faire une arme contre moi...

— Non, madame, je n'ai pas commis cette lâcheté! répliqua Dernouville avec une indignation profonde. C'est votre fille qui a pris cette lettre dans mon portefeuille ; je vous jure qu'elle l'a fait à mon insu, et que je ne suis pas complice d'une pareille infamie. Alexandrine, continua-t-il avec l'accent de la prière, je vous en conjure, donnez-moi cette lettre!... que je la déchire aux yeux de votre mère.

— Non, monsieur, non, je ne rends pas cette lettre, dit Alexandrine d'un ton résolu ; je ne la donnerais pas à ma mère pour tous ses diamans! c'est ma seule arme! Avec cela je ne crains pas ma

mère ! je suis tout aussi forte qu'elle! je la brave !

— Vous êtes une fille dénaturée ! s'écria Dernouville, plein d'horreur.

— Je suis la fille de ma mère! répondit Alexandrine avec une inflexion railleuse. Je suis telle qu'on m'a faite!... Depuis quinze ans on me gronde, on m'humilie, on me bat!... Maintenant que je suis grande!... eh bien! je me venge!...

La vicomtesse avait senti ses genoux se dérober sous elle; n'ayant plus la force de se soutenir, elle tomba dans un fauteuil, anéantie.

— Ma mère avait un amant, reprit Alexandrine. J'ai voulu faire comme elle ! j'ai pris un amant!...

— Monstre!... murmura la vicomtesse, qui s'évanouit.

Dernouville s'empressa de lui jeter de l'eau fraîche au visage, pour la rendre à la vie et, dès qu'elle eut rouvert les yeux, il s'enfuit dévoré de honte et de remords.

— Elles sont aussi viles l'une que l'autre ! pensait-il. Voilà donc pour quelles femmes j'abandonnais Amélie!... O Dieu! comme j'étais aveugle!

QUATRIÈME PARTIE.

I

Il s'éloigna rapidement comme d'un lieu maudit.

Son cœur était bourrelé de remords. Il aurait voulu pouvoir se transporter tout à coup devant Amélie pour tomber à ses

pieds, lui demander pardon, et mourir s'il ne l'obtenait pas.

Une métamorphose étrange et subite venait de s'opérer en lui, comme pour le punir. Il pensait avec de profonds battemens de cœur qu'Amélie était bonne et charmante, et qu'il ne pouvait plus être aimé d'elle.

Par une espèce de réaction bizarre et fatale, il n'avait jamais été plus amoureux d'Amélie, dont il s'exagérait encore la beauté.

— Malheureux ! pensait-il douloureusement, quelle était ma folie, mon aveuglement déplorable!... Ai-je donc pu trahir la confiance et l'honneur, fouler aux

pieds mes devoirs et tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre!... Ai-je donc pu violer effrontément la foi conjugale, quand j'avais pour compagne la plus noble, la plus dévouée des créatures, et la plus belle aussi!... Ah! qu'ai-je fait?... J'ai ruiné mon bonheur, mon avenir!... J'ai commis une action indigne!... Oui, je me fais horreur!... Oh! le plus faible et le plus insensé des hommes, comme je me suis laissé conduire au mal!... Cette femme, cette malheureuse femme, avec sa démoralisation profonde, elle m'a perdu!

Et sa poitrine était pleine de sanglots.

— O ciel! reprenait-il avec un tressaillement d'épouvante, il est trop tard peut-être!... Si elle ne voulait plus me pardon-

ner !... Si je n'étais plus rien pour elle, qu'un obstacle odieux !... Si elle en aimait un autre !... quelle idée ! je frissonne !... Ernest !... ce jeune homme l'aime passionnément !... Il ne la quitte plus, et pendant mon absence, tous les jours !.... Oh ! non ! c'est impossible ! ce serait trop affreux !... Mais ce matin, que me disait-elle donc ?... Oui, je me rappelle !... il y avait dans son regard, dans sa voix, une expression de douleur et de menace !...

Et, portant la main à son front comme pour rassembler des souvenirs, il se mit à repasser dans son esprit l'entretien qu'il avait eu le matin même avec sa femme.

Au moment où comme à l'ordinaire il se disposait à sortir pour ne plus rentrer

de la journée sans doute, Amélie, en proie à une agitation violente, lui avait dit d'un accent profondément ému :

— Adolphe, je t'en conjure, quittons ce lieu, quittons ce pays funeste, où pour notre bonheur à tous deux, il n'eût jamais fallu venir !.. Il en est temps encore !.. Fuyons !... je t'en supplie !... Je n'ai pas de reproche à me faire !... Je suis pure encore !... Mais tu n'as pas voulu me croire !... tu as fait ce que tu as pu, Adolphe, pour arracher de mon cœur tout ce qu'il enfermait pour toi d'amour et de tendresse !... Hélas ! je te le disais bien !.. Adolphe, j'en aime un autre ! Et peut-on répondre de soi, quand on est jeune, quand on brûle dans l'âme, oui, quand on aime !... quand l'amour parle, et la vengeance !...

Adolphe, bien qu'il ne crût pas devoir prendre au sérieux une révélation semblable, en avait demandé pourtant l'explication, en souriant avec une indifférence affectée.

Amélie avait répondu d'une voix altérée :

— Ta confiance ou plutôt ton aveuglement me fait peur, Adolphe !... Tu ne voudras donc jamais me croire !... ne t'avais-je point assez prévenue?... Hélas! tu as continué de m'abreuver d'humiliations et de chagrins !... Maintenant, Adolphe, je te le répète !... il est trop tard !... Tout ce que j'avais pour toi d'amour est tari dans ce cœur que tu as brisé !... J'aime un autre que toi !... j'aime Ernest !...

Adolphe avait d'abord été sur le point de se fâcher; mais, ne donnant pas la moindre importance à un aveu de la sorte qui lui semblait arraché par le dépit, il avait pensé qu'Amélie cherchait tout simplement à lui faire peur, et il avait secoué la tête en souriant une seconde fois d'un air incrédule.

— Oh! ne ris pas, Adolphe!... car je frissonne, quand je pense que demain il y aura la haine entre nous, peut-être, oui, la haine et le mépris, comme une barrière infranchissable!... Adolphe, sais-tu bien que je tremble chaque fois que tu t'éloignes!... Sais-tu bien que je ne suis plus maintenant sûre de moi-même!... Oh! mon Dieu! que faire!... que faire!... Adolphe, tu me dédaignes! tu m'outrages!...

et un autre que toi, un homme jeune aussi, beau, généreux, ardent, un autre m'aime!... Adolphe!... sauve-moi, sauve-moi!... j'ai peur!...

— Et moi, je suis parfaitement tranquille, ma chère amie, avait répondu Dernouville avec une gaieté contrainte. En tous cas, pour te calmer complètement, tu n'as qu'une chose à faire, défends ta porte à M. Ernest pendant une quinzaine de jours, et promène-toi le plus possible au grand air. Rien n'est meilleur que l'exercice et la promenade pour fatiguer l'amour et l'affaiblir! Crois-moi, c'est un remède excellent quand on a l'imagination vive et les passions un peu trop ardentes.

Et, sans attendre la réponse d'Amélie, il était sorti presque aussitôt.

Toute cette scène qui s'était passée le matin, Adolphe se la rappelait avec un sentiment de terreur vague et profonde.

— Elle voulait m'effrayer, assurément, se disait-il en pressant le pas. Oui! je connais trop bien Amélie!... sa bouche seule parlait!... ce n'était rien qu'une menace arrachée par la douleur!... Mais cependant, si tout ce qu'elle m'a dit était vrai!... Dieu!...

Et, glacé d'une horreur subite, il hâte encore sa marche.

Un roulement de tonnerre se faisait entendre par intervalles, la pluie tombait à larges gouttes; l'horizon était noir d'orage!

Pendant ce temps-là, madame Dernouville s'abandonnait à la plus sombre affliction. Assise auprès du balcon, la tête penchée sur la poitrine, elle regardait machinalement les nuages plombés et lourds d'électricité qui s'entrechoquaient dans l'espace, et le tourbillon de poussière et de feuilles que le vent soulevait par rafales.

— Oh! disait-elle, c'en est donc fait!.. Plus de bonheur!... Mon amour est orageux et noir comme cet horizon!..... Adolphe! Adolphe! je t'aimais!... et c'est toi, cruel, qui me condamne au crime, au remords, au malheur!... Oh! d'un moment à l'autre, la force qui m'a soutenue jusqu'ici peut m'abandonner!..... Alors!... alors!... Mais je dois fuir!... Il

le faut!... Puisque je n'ai plus d'appui, de protecteur, courons me jeter dans les bras d'une mère adorée, qui me défendra de moi-même!... Oui, j'y suis résolue!... Demain, je pars!... je vais la trouver!... je ne la quitte plus!... Écrivons-lui donc sans perdre un instant!... Il faut tout lui dire, toute la vérité!... Dussé-je mourir de honte!... Il le faut!

Et, prenant une plume avec précipitation, elle se met à écrire.

Elle commençait à peine sa lettre, quand on sonne à la porte d'entrée.

— C'est Adolphe! dit-elle en se levant. Mon Dieu! je vous remercie!... Vous me l'envoyez peut-être pour me sauver!...

Oui! tentons un dernier effort!... conjurons-le de fuir!... jetons-nous à ses pieds!...

La porte s'ouvre. C'est Ernest de Forestan.

II

Il est très pâle ; son visage exprime la douleur et l'abattement.

Amélie demeure immobile au milieu de la chambre.

Ernest s'approche d'elle, et veut lui

prendre la main. Elle se recule et détourne la tête pour ne pas le voir.

Enfin, elle se décide à rompre le silence.

— Monsieur Ernest, dit-elle avec une inflexion tendre qu'elle s'efforçait de rendre sévère, c'est mal, c'est bien mal!... Vous m'aviez promis de ne pas venir!...

—Je viens vous dire adieu, madame!.. Je pars.

— Vous partez?

— Hélas! oui, répondit-il d'une voix sourde. Que ferais-je ici désormais!....

vous m'avez défendu de vous voir!... C'est bien! je ne vous verrai plus, Amélie!... Je voulais m'éloigner sans vous dire adieu!... Je l'espérais!... Je n'en ai pas eu la force!...

— Hélas! murmura faiblement Amélie d'un accent voilé de larmes, moi, je vais rester seule, abandonnée! sans amis!... Mais du courage!... du courage!... Ernest!... Oui, partez!

— Partir sans vous presser la main!... Ah! vous êtes cruelle, madame!..... Je n'emporterai pas de nos adieux une parole douce et consolante!...

— C'est un reproche, Ernest!... Je

ne le mérite pas!... Ah! je suis bien à plaindre!...

— Je le suis plus que vous, peut-être, Amélie!...

—Ernest!... oh! pourriez-vous comparer ce que nous souffrons l'un et l'autre!.. Vous êtes jeune!... vous êtes libre!... Une pauvre femme est esclave!... elle n'a plus que la mort pour s'affranchir d'un joug éternel que le monde impose!... Mais vous, Ernest, l'avenir vous appartient tout entier!... Et bientôt!... dans quelques mois peut-être, l'image d'une amie sera pour jamais effacée de votre âme!...

— Que dites-vous!.. Amélie!... Oh!...

vous ne le croyez pas!... vous ne me feriez point cet outrage!... Amélie, je vous le jure, je vous le jure solennellement, ce cœur que vous avez fait battre, il ne battra jamais pour une autre!... Hélas! et voilà donc comme le mariage assortit les cœurs!... Vous êtes la seule femme au monde que j'aie aimée, et vous ne m'aimez pas!... vous êtes à un autre!... vous êtes l'esclave d'un homme qui vous rend chaque jour plus malheureuse, d'un homme que vous méprisez!...

— Que je méprise, Ernest!... interrompit-elle sévèrement. Oh! quel langage!

— Oui, continua-t-il avec une douloureuse énergie, vous le méprisez, madame! c'est un infâme!...

— Monsieur!... oubliez-vous devant qui vous parlez!... Je suis la femme de cet homme que vous outragez!...

— Que j'outrage! répliqua-t-il avec amertume. Et c'est vous qui prenez sa défense!... Moi je le hais, je le hais!.. et croyez-moi, j'ai pour cela des raisons bien fortes, qui ne sont pas celles que vous supposez peut-être!... Vous ne me forcerez pas de vous les dire!... vous les savez, Amélie!... Dispensez-moi de rougir en parlant de ma mère!...

— Oui, Ernest, laissons cela.

— Oh! voilà bien le cœur humain! continua-t-il après un moment de silence. Passions bizarres, inexplicables!... con-

tradictions perpétuelles!...Cet homme qui vous a fait tant de mal, cet homme que vous devriez haïr avec toutes les forces de votre âme, eh bien! vous l'aimez toujours! Oui, vous l'aimez!...

— Je le voudrais, Ernest!.. murmura-t-elle avec une singulière expression de tristesse.

— Et l'homme qui serait heureux de mourir pour vous, Amélie, poursuivit-il, l'homme qui vous aime, comme on n'a jamais aimé, oh Dieu! vous ne l'aimez pas! Vous ne l'aimerez jamais!...

— Jamais, Ernest!... répondit-elle en sanglotant, je n'oublierai jamais que je suis la femme de M. Dernouville!

— Adieu !... pour toujours !...

Et en disant cela, Ernest veut s'éloigner, le désespoir dans l'âme. Il y avait quelque chose de profondément agité dans toute sa physionomie, quelque chose de sinistre.

— Ernest ! ne me quittez pas encore ! dit Amélie d'une voix suppliante en courant à lui pour le retenir. Ne me quittez pas de la sorte !... Vous m'avez lancé un regard qui m'a fait mal !.. O mon ami, pas de colère dans nos adieux, pas de reproches !... Auriez-vous le cœur de m'en vouloir ?.. ah !.. plaignez-moi plutôt !... plaignez-moi ! Vous êtes bon, noble, généreux ! une autre femme, plus heureuse, pourra vous aimer sans crime !... Oh ! si je le pouvais !

— Qu'entends-je, Amélie !... Répétez-moi ce mot !... Je vous en conjure !...

Et il s'empare des mains d'Amélie ; il les couvre de baisers brûlans, mêlés de larmes.

— Laissez-moi, Ernest ! au nom du ciel !

— Amélie ! reprend-il impétueusement ! un seul mot de votre bouche ! un seul !... que je l'entende et je pars !... et j'emporte du bonheur pour toute une éternité.

— Hélas ! que voulez-vous, Ernest ?...

— Je vous aime !... vous le savez !...

poursuivit-il avec délire. Oh! dites-moi, dites-moi que vous m'aimez!...

Amélie recule avec un mouvement d'épouvante. Il s'élance vers elle.

— Ernest! vous me glacez d'effroi!... Partez!...

— Amélie!...

Il veut la prendre dans ses bras. Elle résiste, et d'une voix vibrante d'indignation :

— Que voulez-vous faire, monsieur?... s'écrie-t-elle en le foudroyant d'un regard.

Sortez!... sortez, je ne vous aime pas!...

— Eh bien!... répond sourdement Ernest, je vais mourir à vos pieds.

Et, tirant de sa poche un poignard, il s'en frappe.

Heureusement Amélie a détourné le coup, en arrêtant avec force le bras d'Ernest. La lame n'a fait qu'effleurer sa poitrine d'une légère atteinte. Mais, aussitôt, malgré les efforts désespérés d'Amélie, il parvient à dégager son bras qu'il lève de nouveau pour se frapper.

— Arrête! s'écria douloureusement Amélie. Je t'aime!...

L'arme tombe de la main d'Ernest. Il se jette aux genoux de madame Dernouville, et les embrasse. Il la serre contre sa poitrine.

— Fuyez maintenant! dit-elle avec une intonation frémissante. Si je vous suis chère!... Oh! n'abusez pas de ma pitié, de ma faiblesse!... fuyez!...

— Amélie!... pas encore!... rien qu'un instant!... ma vie pour un instant!...

Madame Dernouville s'échappe avec effort de l'étreinte convulsive et brûlante d'Ernest. Elle court vers sa chambre à coucher; il la suit, il y pénètre malgré la résistance d'Amélie.

La porte se referme brusquement. Un coup de sonnette se fait entendre dans la chambre à coucher.

III

Le domestique entre aussitôt, mais ne voyant personne :

— On a sonné, dit-il en regardant autour de lui. Tiens ! où est donc madame?.. Ah! j'entends du bruit... Oui, dans sa

chambre!... deux voix!... M. Ernest est avec elle. C'est singulier!.. Diable! faut-il que j'entre?... ma foi! je ne sais pas trop... Voyons toujours.

Il s'approche avec précaution de la chambre à coucher, colle son oreille contre la serrure, et frappe légèrement à la porte.

— Madame! dit-il avec hésitation, madame!.. vous avez sonné?.. Rien!.. Apparemment qu'on n'a plus besoin de moi. Hum! hum! c'est très singulier!... Il se passe chez nous de jolies choses!... Est-ce que madame voudrait faire comme monsieur, maintenant?... Au surplus, ça m'est égal! ce n'est pas mon affaire.

Au moment où le domestique se dispose à quitter le salon, Dernouville paraît le visage pâle et décomposé.

Il relève d'une main ses cheveux qui lui tombent sur le front et dégouttent de sueur. Il murmure en marchant quelques mots inarticulés : tout dans ses gestes et dans sa physionomie annonce une émotion des plus violentes.

— Monsieur est souffrant ? demande le domestique.

— Je n'ai besoin de rien. Laissez-moi, répond Dernouville avec vivacité.

Le domestique se retire à l'instant même.

Adolphe se met à marcher avec agitation, les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, dans l'attitude d'un homme gravement préoccupé.

— Elle n'est pas là! dit-il avec un soupir. Pauvre femme! elle pleure sans doute! elle m'attend!.. Oh! que je suis coupable! En vérité, je n'ose paraître devant ses yeux!... Je tremble! comme le meurtrier qui va se trouver face à face avec sa victime!...

Il s'assied dans un fauteuil, et demeure quelque temps muet, immobile, la tête dans ses deux mains, absorbé dans ses réflexions poignantes.

— Hélas! reprend-il avec un accent

découragé, il est trop tard maintenant!.. Quand je lui demanderais pardon à genoux, quand je verserais des torrens de larmes amères pour expier mon crime, hélas, hélas! pourrais-je effacer le souvenir au fond de son cœur, pourrais-je anéantir le passé!.. Non, jamais!.. Elle ne m'aime plus!... J'ai tué l'amour et la pitié dans son âme!... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour y mettre la haine!... Ainsi donc plus d'espérance, plus de bonheur domestique!... plus rien que le mépris et la haine autour de moi!... Je n'aurai pas un cœur où je puisse épancher le mien avec confiance!... Mes chagrins, mes remords, il faudra seul en porter le fardeau, il faudra seul en boire l'amertume!... Mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre!

Il retomba dans un morne et profond

silence. Des sanglots secouaient sa poitrine par intervalles. Il reprit enfin :

— Mais elle est si bonne, si généreuse ! Quand elle verra combien je souffre, quand elle verra mon repentir et mes larmes, il est impossible qu'elle ne me pardonne pas !... Oui, je suis bien coupable, mais cruellement puni !.. Je l'aime aujourd'hui cette femme au cœur d'ange que j'ai si indignement offensée !... Je l'aime !... et c'est là mon châtiment !... car je ne suis plus digne d'elle, et je vais lui faire horreur !... N'importe !... il faut la voir !... Courons !... Elle est dans cette chambre sans doute !... Elle pleure !... Amélie !... Amélie !...

Il l'appelle, et veut ouvrir la porte de

la chambre à coucher. Le verrou est mis en dedans.

— Amélie, c'est moi!...

Aucune réponse. Il frappe... rien.

Alors il prête l'oreille, et croit entendre quelque bruit à travers la porte.

— Amélie, je t'en conjure!... viens!...

Il entend comme le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre violemment.

— Amélie! poursuit-il d'une voix suppliante, en frappant avec plus de force.

Aussitôt la porte s'ouvre. Amélie paraît, tremblante et pâle. Elle baisse la tête et n'ose tourner les yeux sur Adolphe.

IV

— Chère Amélie! s'écrie Dernouville en la serrant dans ses bras, ne pleure plus!... Va, mes yeux sont ouverts!... Grâce! pardonne-moi!...

Elle ne fait aucune réponse, et demeure la tête baissée, muette et sanglotante.

— Oh ! je t'en supplie, continue Adolphe avec une inflexion déchirante, ne détourne point la vue !... Amélie, rien qu'une parole, un regard !... Oh ! laisse-moi sécher tes larmes avec mes baisers, pauvre ange !... Elles tombent sur mon cœur et le dévorent !... Oui ! je suis un cruel, un infâme !... Je t'ai abreuvée d'amertume !... Ah ! j'avais un bandeau sur les yeux !... mais il est tombé !... Je vois mon crime dans toute son horreur !... Il est bien grand, mais ta bonté est plus grande encore !... O toi, la plus généreuse des femmes, toi qui pouvais me punir, et et qui ne l'a pas fait !... Pardonne-moi !... pardonne-moi !... Je t'admire comme je t'aime !... Oh ! si tu savais !... je t'aime !..

— Adolphe ! Adolphe ! murmure-t-elle

d'une voix brisée, en essayant d'échapper à la convulsive étreinte de son mari, hélas!... fuis! fuis! laisse-moi!...

— Ne me repousse pas, mon Amélie!.. au nom du ciel! pitié!.. Je veux t'obéir!.. Demain nous partons!... Demain!... à l'instant même si tu l'ordonnes!... Nous quittons pour jamais ce pays funeste!... Je te le jure, Amélie, je ne verrai plus madame de Forestan!... Non, je ne verrai plus cette femme qui est la cause de tous nos malheurs! Je la hais maintenant! je la méprise! et je t'aime!...

— Adolphe! s'écrie-t-elle en tombant à genoux, foule-moi sous tes pieds! Je ne suis plus digne de toi!...

— Que dis-tu ?

— Je suis coupable!...

— Toi!... non, c'est impossible, Amélie! Tu es un ange!... Oh! pardonne!..

— Le pardon!... dit Amélie toute frissonnante, c'est moi qui l'implore!... J'en ai besoin!... Je t'ai trahi!... tue-moi!

— Amélie!... ta raison s'égare! reviens à toi, je t'en conjure!... relève-toi!...

—Non!... je veux mourir à tes pieds!..

Je te dis que je suis coupable!.. Adolphe!.. tu n'as pas voulu me croire!... Il est trop tard!... Tue-moi!... tue-moi!... je me suis donnée à un autre!...

— Ciel!... Mais, ce n'est pas vrai!... tu veux me punir!... m'épouvanter!... Oh! c'est trop cruel, Amélie!... Venge-toi, mais sans te calomnier! .. Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, par les cheveux blancs de ton père, je t'en supplie, rétracte ce que tu viens de dire!...

— J'ai dit la vérité!

— Non! non! c'est un mensonge! s'écrie Adolphe avec un gémissement tiré du fond de sa poitrine; c'est un men-

songe horrible!... Toi, la plus noble! toi, la plus pure des femmes!...

— Je ne le suis plus, Adolphe!

Alors, une idée affreuse passe comme la foudre dans l'esprit troublé d'Adolphe, une idée à s'arracher le cœur, à se briser la tête contre les murs. Tout à l'heure, la porte de la chambre à coucher était fermée en dedans; le verrou était mis. On parlait..... Amélie n'était donc pas seule?...

Il s'élance précipitamment vers la chambre d'Amélie, pousse la porte et regarde partout avec des yeux effarés. Il voit une fenêtre ouverte... Au bas de cette fenêtre,

dans le jardin, la plate-bande a gardé l'empreinte de plusieurs pas.

— Il est parti ! murmure faiblement madame Dernouville en retombant à genoux.

— Qui donc ?

— Ernest de Forestan !...

— Lui ! s'écrie Adolphe d'une voix sourde.

— Il était dans cette chambre avec moi tout à l'heure !

Adolphe pousse un cri lamentable, et tombe sans connaissance.

EPILOGUE.

ÉPILOGUE.

Le jour même Ernest prétexta des affaires qui le rappelaient à Paris ; et, sans vouloir entrer dans aucun détail, il partit presque immédiatement.

Il était dans une agitation difficile à décrire.

Le vicomte de Forestan ne comprenait pas le moins du monde tout ce qui se passait autour de lui; il ne voyait que des physionomies tristes, abattues; et, par une fatalité bizarre, il n'avait jamais été plus gai. Le temps, quoique toujours très chargé de vapeurs, avait paru s'améliorer un peu dans la soirée; il ne pleuvait plus; et bien qu'un roulement de tonnerre se fît entendre encore par intervalles, l'orage ne semblait pas imminent, et le naturaliste avait profité d'une éclaircie pour faire autour des chèvrefeuilles sa chasse habituelle aux sphinx et aux phalènes.

La récolte n'avait pas été mauvaise, et le brave homme était enchanté. Aussi, questionna-t-il à peine son fils qu'il n'essaya point de retenir; il l'embrassa

machinalement, et ne pensa plus qu'aux nouveaux hôtes qu'il allait héberger dans sa collection.

Toute la famille était réunie au salon depuis quelques heures; la vicomtesse demeurait immobile, silencieuse; elle était d'une pâleur mortelle, et ses yeux se tournaient de temps à autre avec une expression de haine profonde vers Alexandrine, qui se mordait les lèvres et secouait la tête, en regardant sa mère, comme pour la braver.

Le vicomte, assis devant une table sur laquelle étaient des boîtes d'insectes, et tous ses instrumens de naturaliste, embaumait un sphinx énorme, qu'il bourrait d'arsénic, de camphre et de coton. Quand

il eut terminé cette opération, il fit rougir à la flamme de la bougie une longue aiguille, avec laquelle il empala l'un après l'autre cinq ou six malheureux phalènes encore tout pleins de vie, qui secouaient leurs ailes frissonnantes dans une agonie atroce. Ensuite il trancha la tête à plusieurs papillons qui avaient le malheur d'être fort communs; et ces têtes vivantes, dont les antennes remuaient encore, furent habilement adaptées au corselet de quelques papillons plus rares dont la tête avait été mangée par les mites.

Vers neuf heures du soir de violents coups de tonnerre retentirent de nouveau; la pluie tombait avec impétuosité.

Le vicomte ne paraissait pas s'en aper-

cevoir, et travaillait toujours avec la même ardeur. Un profond silence régnait dans le salon.

Soudain un roulement de voiture se fait entendre. On sonne à la grille. Une chaise de poste entre dans la cour.

C'est le vieux comte de Forestan.

La vicomtesse pâlit à cette apparition. Il est sombre et sévère ; il la regarde avec une expression qui la glace d'effroi. Alexandrine est triomphante, son grand père la couvre de caresses.

Quant au vicomte, il reste quelques momens la bouche béante, un sphinx empaillé dans la main. Il est comme pé-

trifié, et ne peut comprendre ce qui a déterminé un homme de soixante-dix ans passés, goutteux et mal portant, à faire un voyage semblable en chaise de poste.

Enfin, il retrouve la parole, et demande à son père la cause d'une arrivée si soudaine.

— Vous saurez tout demain, mon fils, dit le comte en fronçant les sourcils.

Onze heures venaient de sonner; le vieillard était fatigué de sa route, il demande à se mettre au lit.

Puis, se penchant à l'oreille de la vicomtesse, il lui dit d'une voix basse et tremblante de colère :

— Demain, madame, nous aurons une explication définitive!

Chacun se retire dans son appartement.

Minuit sonna.

Madame de Forestan était dans une angoisse mortelle.

Ce témoignage accablant, terrible, qu'Alexandrine a toujours entre ses mains, comment le ravoir!.. si la malheureuse allait montrer cette lettre au comte.

— Oh! alors, je serais perdue! pensait la vicomtesse en frissonnant.

Cette lettre, il faut l'arracher des mains d'Alexandrine!.. à l'instant même.

— Oui! dussé-je employer la force! dit-elle avec un redoublement de terreur! Mais comment faire?..

Elle resta long-temps plongée dans ses réflexions.

Alexandrine, avant de se coucher, relut plusieurs fois encore avec un plaisir cruel la lettre de sa mère: elle avait trouvé cette lettre dans le portefeuille d'Adolphe, et, reconnaissant tout à coup l'écriture, elle avait trouvé le moyen de lire ce billet et de le cacher sans que Dernouville s'en aperçût.

Le matin, dans le pavillon du parc, tandis qu'Adolphe ne songeait qu'au bonheur ineffable qui l'attendait dans les bras d'une jeune fille, amoureuse et belle, celle-ci pensait avec une joie délirante qu'elle avait à présent dans les mains une arme redoutable contre sa mère ; elle se promettait bien de s'affranchir au plus tôt d'un joug insupportable, et caressait au fond de son cœur des idées de vengeance.

Elle aimait Dernouville, et sa mère ne lui semblait plus désormais une rivale dangereuse.

— Maintenant, pensait-elle, je ne tremblerai plus devant ma mère, et je la forcerai bien de me laisser faire ce que je

voudrai !.. il faudra bien qu'elle ferme les yeux sur ma conduite. . . . .
. . . .

Enfin, elle cacha la lettre sous son oreiller, et s'endormit.

L'orage grondait toujours, et de pâles éclairs illuminaient par instans le ciel ténébreux et couvert de nuages.

Le comte de Forestan, malgré les fatigues du voyage, ne dormait pas encore. Assis dans un fauteuil, la tête appuyée sur une main, il réfléchissait profondément. Jamais son visage n'avait été plus sombre.

De temps à autre quelques paroles

vagues et confuses s'échappaient de ses lèvres.

— Malheur à elle, murmurait-il sourdement, si elle est coupable!

La chambre du vieillard n'était pas éloignée de celle d'Alexandrine.

C'était une nuit affreuse. La tempête redoublait de moment en moment; la pluie et la grêle fouettaient les vitres, le vent s'engouffrait lugubrement dans les cheminées et les longs corridors du château.

Alexandrine, plongée dans un profond sommeil, rêvait qu'Adolphe, ivre et brû-

lant d'amour l'étreignait dans ses bras frémissans, quand un coup de tonnerre épouvantable la réveille en sursaut :

Elle se lève à demi sur un coude, et promène dans toute la chambre des yeux inquiets.

Soudain, elle jette un cri de frayeur.

Une femme enveloppée d'un peignoir blanc, une bougie à la main, est penchée sur la commode et semble chercher quelque chose dans les tiroirs.

— Qui est là ? demande Alexandrine d'une voix étouffée comme dans un cauchemar.

— Silence ! c'est moi !...

— Vous, ma mère !...

— Silence ! dit la vicomtesse en s'approchant du lit.

— Que venez-vous faire dans ma chambre à cette heure ? reprend Alexandrine avec un tressaillement involontaire.

— Ma fille, je t'en conjure !... rends-moi cette lettre !...

— Votre lettre à M. Dernouville ? Non, vous ne l'aurez pas.

— Tu veux donc me perdre !

— Je ne veux plus être malheureuse, ma mère!... Voilà tout!... Je veux avoir les moyens de me venger!

La vicomtesse regarda sa fille d'un œil étincelant; elle fit un pas vers elle avec une expression terrible; mais, s'arrêtant tout à coup, elle reprit d'une voix qu'elle s'efforçait d'adoucir et qui tremblait de fureur.

— Au nom du ciel! ma chère Alexandrine, fais ce que je te demande!... Dis-moi où est cette lettre!... Déchirons-la!... Songe que si par malheur elle tombait entre les mains du comte, je serais perdue!

— Je le sais, répondit Alexandrine

avec une joie railleuse. Mais soyez tranquille, je la garde avec soin! elle ne traînera pas.

— Malheureuse! s'écrie la vicomtesse, ne pouvant plus se contenir, donne-la-moi tout de suite!... ou je l'aurai bien de force!

— Je vous en défie! répond Alexandrine amèrement.

— Ah! tu refuses!

Et, la vicomtesse hors d'elle-même, bouleverse tout dans les armoires et dans la commode.

Enfin, après de longues recherches infructueuses, en déployant un châle elle fait tomber un papier sous enveloppe et le ramasse vivement.

Alexandrine s'élance brusquement de son lit, pour arracher des mains de sa mère ce papier mystérieux.

La vicomtesse repousse violemment sa fille, et persuadée que cette lettre est la sienne, elle y met le feu et la jette dans un coin de la chambre; puis, tandis qu'elle retient fortement Alexandrine, le papier brûlant se consume et vole en cendres.

— Eh bien! espères-tu encore me faire trembler au moyen de cette lettre? dit la

vicomtesse avec un sourire plein de colère et d'amertume. Fille dénaturée, c'est à mon tour maintenant de te punir!... Malheureuse! je n'ai qu'un mot à dire, un seul, et je te fais enfermer dans une maison de correction!

— Encore une fois, je vous en défie, ma mère! réplique Alexandrine avec une inflexion sardonique. Parlez, et je parlerai.

— Mais on ne te croira pas! dit la vicomtesse en haussant les épaules. Avec une parole, je peux te faire rentrer sous terre!... Je n'ai qu'à dire, moi, que je t'ai surprise dans les bras d'un homme!...

— Dans les bras d'un homme qui est

votre amant, n'est-ce pas, ma mère?... Voilà ce que je saurai bien répondre, moi!

— Dis-le si tu l'oses! Tout le monde dira que tu mens!...

— Et cette lettre! l'accusera-t-on aussi de mensonge? réplique sourdement Alexandrine avec une intonation menaçante, en tirant un papier de dessous l'oreiller de son lit.

La vicomtesse a reconnu cette lettre. C'est la sienne.

— Quoi! s'écrie-t-elle en pâlissant, je ne l'ai donc pas détruite?...

— Non, c'est ma correspondance avec Adolphe, que vous avez brûlée tout à l'heure !...

Et Alexandrine pousse un éclat de rire plein de méchanceté.

—Silence !... Au nom du ciel, ma fille! dit la vicomtesse d'une voix émue et suppliante. Si ton grand-père allait s'éveiller !.....

— Qu'il vienne ! ça m'est égal ! répond Alexandrine.

— Cette lettre !... je t'en conjure !...

— Non !...

— Je l'aurai ! dit la vicomtesse au comble de l'exaspération.

Alors commence une lutte affreuse entre la mère et la fille...

Tout à coup la porte s'ouvre ; le vieux comte de Forestan s'élance dans la chambre, un pistolet à la main.

— Que vois-je ? s'écrie-t-il, pâle et glacé d'horreur.

— Lisez ! murmure Alexandrine les dents serrées, les lèvres blanches et frémissantes.

Le vieillard prend la lettre ; mais à

peine y a-t-il jeté les yeux, que, d'une voix foudroyante :

— Infâme ! s'écrie-t-il ; et, saisissant le bras de la vicomtesse, il lui brise la tête d'un coup de pistolet.

Alexandrine pousse un cri terrible, et tombe évanouie sur le corps sanglant de sa mère. Le vieux comte s'enfuit !...

Presque aussitôt une autre détonation se fait entendre. Il venait de se tuer.

P. S. Je dirai plus tard ce que devinrent M et madame Dernouville, ainsi qu'Ernest de Forestan.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Errata du premier volume.

Page 23, ligne 14, *au lieu de* moi-même, *lisez* mûrement.
— 38, — 7, *au lieu de* lui dire, *lisez* me dire.
— 137, — 2, *au lieu de* trois jours, *lisez* trois mois
— 165, — 6, *au lieu de* puissante, *lisez* péntrante.
— 201, — 15, *au lieu de* l'amitié, *lisez* l'arrivée.

Errata du deuxième volume.

Page 108, ligne 10, *au lieu de* les gros yeux, *lisez* les yeux.